3e Année N° 104 Le N° 0$.40 Jeudi 27 Août 1942

# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

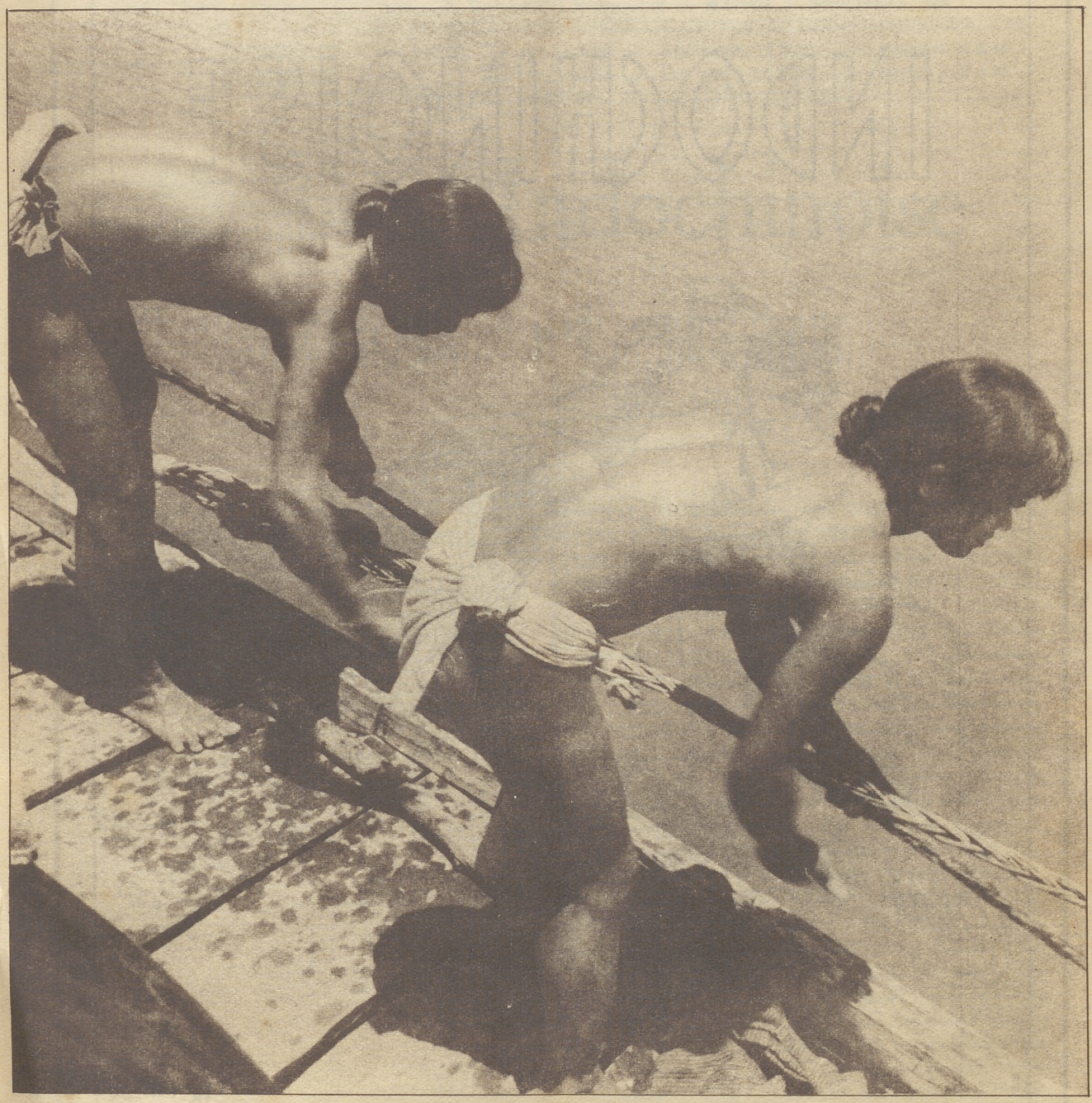


Photo HESBAY

Moïs de la région de Stung-Treng

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LOTERIE INDOCHINOISE




Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60


# Fédération Indochinoise : Union et Paix

par PHAP NAM

La paix est un bien inestimable. C'est, a-t-on dit, « un bien en soi », une « justice supérieure ». Il suffit de l'avoir perdue pour en apprécier le prix. La plupart des nations du monde l'évoquent présentement avec de nostalgiques regrets. Ceci m'est une occasion de plus pour rappeler que nous autres, Indochinois, qui l'avons conservée à peu près intacte, malgré un cataclysme qui bouleverse la planète tout entière, nous avons le devoir de méditer notre chance et de rendre grâces à la France qui, uniquement soucieuse de sa mission de protection, n'a rien épargné pour nous l'assurer depuis près de trois ans.

Et c'est également une occasion de plus d'exposer à nouveau à ceux qui feignent d'en contester le prix ou à ceux qui plus simplement l'ignorent, la valeur de cette « Paix Française » dont nous jouissons depuis près d'un demi-siècle.

***

Avant l'arrivée de la France, l'histoire de l'Indochine n'est qu'un enchevêtrement d'antagonismes, de querelles, de conflits et de luttes qui se déroulaient soit entre les peuples qui habitaient la péninsule, soit contre les peuples voisins et qui désolaient affreusement le pays. Luttes sourdes et séculaires contre l'énorme puissance chinoise qui durèrent du IIe siècle av. J.-C. jusqu'au milieu du XIXe siècle ; luttes encore contre les Mongols, les Nam-Chiêu du Yunnan, les Malais, les Siamois ; luttes aussi entre les Annamites et les Laotiens, d'une part, et les Annamites et les Cambodgiens, d'autre part ; luttes surtout des Annamites avec le turbulent et entreprenant Champa qui, commencées dès le XIe siècle, sous la dynastie des Ly, ne prirent fin qu'au XVIIe siècle avec la destruction du peuple cham et l'anéantissement d'une civilisation ; luttes intestines enfin, qui mirent aux prises pendant tout le XVIIe et une bonne partie du XVIIIe siècles les Nguyên et les Trinh et qui se prolongèrent même bien au delà avec les guerres des Tây-Son. Aucun Indochinois ne peut lire sans une profonde mélancolie le récit de ces luttes sanglantes et fraticides qui endeuillèrent durant cette période les provinces du Nord-Annam jusqu'au Quang-binh et dont plus d'une région conserve encore des vestiges éloquents. Et à ce cortège de misères s'ajoutait, dans les périodes d'accalmie elles-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mêmes, la piraterie, mal endémique, qui puisait sa raison d'être dans la misère générale de la population et l'impuissance des autorités responsables à maintenir l'ordre.

Telle fut, jusqu'à une époque encore toute récente, la vie de nos pères. Cette vie eût pu se prolonger de quelques lustres et être la nôtre et celle de nos enfants si, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, un grand événement n'eût influencé le cours de notre histoire : l'arrivée de la France.

La France est venue. Son premier soin fut de « construire la paix ». Au Nord, elle a endigué la grande et ambitieuse Chine qui, comme « une onde qui bout dans une urne trop pleine » menaçait à chaque instant de déferler sur les frontières du Tonkin. Au Sud, elle a mis un terme aux incursions siamoises lesquelles ne visaient rien moins qu'à l'anéantissement du dernier lambeau de l'Empire khmer. En même temps, elle a liquidé au mieux des intérêts réciproques, le conflit persistant entre l'Annam et le Cambodge, préservant ainsi ce dernier d'une destruction qui eût pu être définitive et totale. Enfin, à l'intérieur, elle s'est efforcée de redonner au pays la tranquillité et l'ordre en faisant disparaître méthodiquement la piraterie qui, par son caractère chronique et généralisé, semblait vouloir devenir un des traits dominants de notre organisation sociale !

Garante de la sécurité de l'Indochine à l'extérieur, la France a déployé des efforts judicieux et efficaces pour préserver la Colonie des contre-coups et répercussions des événements mondiaux. C'est ainsi que durant le grand drame de 1914-1918, l'Indochine bien qu'étroitement solidaire de l'Empire et de la Métropole, n'eut à connaître à aucun moment les ravages de la guerre. De même dans la présente guerre qui voit les trois quarts des nations de la terre à feu et à sang, l'Indochine réalise ce miracle de pouvoir « s'endormir tranquillement chaque nuit aux bruits de la chute des royaumes qu'on balaye chaque matin devant la porte ». Certes, la France eut à combattre sur ses frontières, mais, malgré des sacrifices assez cruels, sa diplomatie s'inspira avant tout des engagements supérieurs contractés vis-à-vis des populations autochtones, et, pour ne pas faire mentir la protection française, elle sut faire les concessions nécessaires au maintien de la paix.

Mais la France a fait mieux. Elle a substitué aux haines et aux rivalités qui divisaient la péninsule, une étroite solidarité politique et sociale. Elle a fait et parfait encore chaque jour l'Union Indochinoise qui demeurera comme le plus beau témoignage d'une œuvre accomplie et poursuivie avec autant de ténacité que de foi. Par la mise en valeur des pays et par la construction de canaux, de voies ferrées et de routes dont le réseau est actuellement, nous disent les géographes, un des plus beaux de l'Extrême-Orient, la France a permis que les différentes parties de l'Indochine longtemps isolées et repliées sur elles-mêmes, s'éveillent au sentiment d'une unité complémentaire quant à leurs productions et leurs besoins. En même temps, la France a créé la solidarité ou tout au moins la compréhension culturelle des civilisations composantes. Les écoles et facultés où ensemble les jeunesses annamite, cambodgienne et laotienne viennent s'abreuver à la même source d'une culture éminemment humaine parce que française, sont comme les creusets qui élaborent pour tous les Indochinois une conscience nouvelle, la conscience d'une Indochine, réalité politique et culturelle et non simplement expression géographique et administrative. Cette conscience nouvelle vient d'être mise à l'épreuve. On peut même avancer qu'elle a été consolidée et renforcée par les événements. En effet, s'il faut en croire Renan, il n'y a rien de plus efficace pour consacrer l'union d'un peuple que les deuils et les souffrances communs. Or, aux jours sombres de 1941 où l'Indochine était menacée sur ses frontières, les soldats annamites sont accourus se mettre aux côtés des Laotiens et des Cambodgiens ; et ce faisant, ils n'ont pas simplement obéi à la consigne du soldat, mais ils ont spontanément et inconsciemment compris la nouvelle tâche qui leur incombait : la défense du patrimoine indochinois.

Il ne faut pas cependant penser que ce qu'on appelle aujourd'hui l'Union Indochinoise est une réalité accomplie et achevée. De la vaste entreprise conçue sous la haute inspiration française, une grande partie reste à réaliser. Et cet avenir, garanti par la Révolution Nationale, autorise tous les espoirs. Par l'esprit qui l'anime comme par la doctrine qui l'exprime, la Révolution Nationale va permettre de parfaire l'œuvre accomplie ; le but est clair : il s'agit de donner à l'Indochine conscience de sa personnalité collective de nation fédérale et de lui faire atteindre dans son cadre naturel et au sein de l'Empire sa majorité sociale et politique, sans nuire au développement des individualités historiques, ethniques et culturelles composantes. Le ciment de cette nation fédérale, le commun dénominateur est la souveraineté française qui arbitre, coordonne et rattache le tout aux sources vives de la France.

L'Empire français, voilà le salut.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# Voyage de Nhatrang à Stung-treng par les pays Moïs

## PREMIÈRE TENTATIVE

**Deuxième partie** (1)

par le Docteur **A. YERSIN**

### LE KRONG BUNG.

J'AI échoué dans une première tentative de traverser la région moï pour relier la côte d'Annam au Mékong (de Ninhhoa à Stungtreng). Il ne m'a pas été possible de satisfaire la cupidité de certains chefs de village indépendants, qui ont des prétentions exorbitantes sur le prix de location des moyens de transport et sur les droits de passage.

Il m'a fallu revenir en arrière et regagner mon point de départ, le village de M'Siao, ce chef Moï riche et puissant, qui paye l'impôt à l'Annam.

Nous sommes le 12 mai 1892 ; je m'occupe à vérifier la marche de mon chronomètre de marine, qui m'a été fort utile pour « faire le point » des lieux déjà visités. Je trouve cette marche très satisfaisante.

Puisque la route directe, par l'Ouest, m'est fermée, je vais essayer de passer en faisant un large détour par le Sud. Mon projet est de gagner la grande rivière, le Krong Bung, près de son origine, puis de suivre son cours jusqu'au Mékong.

L'interprète qui m'avait accompagné jusqu'à aujourd'hui est un vieux fumeur d'opium; il est à bout de souffle et refuse de poursuivre le voyage. Avec beaucoup de peine, je finis par décider un Annamite, collecteur d'impôts, de passage chez M'Siao, à me céder un de ses serviteurs, un gamin de seize à dix-huit ans qui paraît alerte et qui parle bien l'idiome du pays (Moï Bih ou Rhadé).

M'Siao étant toujours absent, je m'entends avec sa femme ; elle me loue deux éléphants et, le 13 mai, nous partons par la pluie, nous dirigeant directement au Sud ; dans la direction des montagnes.

L'étape n'est que de deux heures de marche et nous parvenons au village Beuong Knieng.

La case du chef est délabrée ; il me reçoit cependant avec cordialité ; il insiste pour tuer en mon honneur un gros cochon. Le soir, il organise une grande agape pour fêter ma présence :

Après un prélude de l'orchestre des gongs, on m'invite à m'asseoir devant la jarre. Je dois poser le pied gauche sur une hache de fer reposant elle-même sur une feuille de tabac. Alors, tandis que les gongs résonnent, un Bihs, accroupi à côté de moi, me badigeonne le pied avec du sang de cochon en récitant une longue invocation aux Génies. Quand il a terminé, il me passe un bracelet de cuivre au bras droit, et me dit de saisir le tube de bambou, sans le porter à mes lèvres. Nouvelle invocation aux Génies, pendant laquelle il puise un peu de vin de la jarre dans un gobelet de cuivre, et en arrose successivement tous les gongs et le tam-tam. Alors seulement, je puis commencer à aspirer. J'apprends ici que, quand on en a assez, il ne faut lâcher le bambou que lorsque une autre personne l'a elle-même saisi, sous peine de passer pour mal élevé ! Quelle triste opinion on doit avoir eu de mon éducation dans tous les villages que j'ai traversés jusqu'à aujourd'hui. Beaucoup de Bihs sont venus pour me voir des villages voisins. Jusqu'au matin, ils boivent le vin de riz.

*14 mai.* — Comme le Chef a tué hier un cochon pour moi, je suis obligé de lui faire aujourd'hui des cadeaux en conséquence. On m'avait promis les éléphants pour 8 heures ; ils ne sont là qu'à 1 heure de l'après-midi. Il n'y a rien de tel que ces longues attentes pour exercer la patience.

Nous continuons à nous diriger au Sud-Sud-Est ; on traverse une grande plaine de rizières,

(1) Voir le numéro 103.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puis, après avoir franchi une chaîne de collines, on arrive sur le bord d'une belle rivière, qui coule lentement au Sud-Ouest. Est-ce le Krong Bung ? Nous la traversons en pirogue, et peu après, nous arrivons au village de *Keûne*, très joliment situé au pied d'une colline.

Keûne est un grand vieillard, dont l'expression du visage me plaît. On y lit la bonté et l'énergie. Un Annamite, percepteur de l'impôt est dans sa hutte. On veut me tuer un bœuf, je refuse ; un cochon, je refuse ; un poulet au moins ? — Non rien, rien du tout. Je n'accepte que le vin de riz.

Keûne me donne des renseignements géographiques intéressants sur le pays : la rivière que j'ai traversée est le *Krong P'ath*, formé lui-même par le *Krong Bop* et le *Krong Ea Drouï*. A quelques kilomètres à l'Ouest de son village, le *Krong P'ath* se réunit au *Krong Kadoung*, venant du Sud-Ouest et la réunion de ces deux rivières forme ce qu'on appelle le *Krong Bung*. Le Krong Bung serait navigable au moins pendant 5 à 6 jours, puis il traverserait des montagnes où il coulerait en rapides. Pendant trois jours, on serait encore chez les *Bihs*, puis on pénétrerait chez les *Beuongs* qui paraissent faire grand-peur à Keûne.

Dans la soirée, un tigre tente de s'emparer d'une chèvre ; cela cause une vive alerte ; puis l'orage éclate avec une grande violence. Le chef alors se lève, et va frapper avec sa hache le seuil de sa porte en invoquant les Génies.

Toute la nuit, la jarre à vin de riz fonctionne.

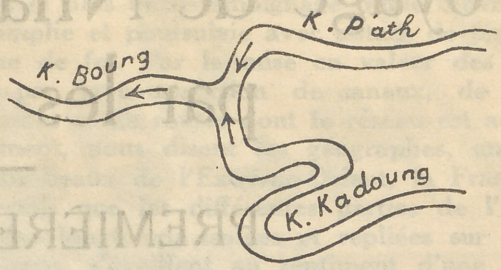
*15 mai.* — Je me lève à 3 heures du matin afin d'observer. Il y a un peu de brume. J'arrive cependant à faire le point de B. Keûne et je trouve :

Longitude : 106° 05' 15" ou 7 h. 05 m. 53 s. ;

Latitude : 12° 35'.

B. Keûne est à 15 kilomètres au Sud-Sud-Est de B. M'Siao.

A 9 h. 30, nous partons. Je veux aujourd'hui reconnaître la réunion du Krong P'ath et du Krong Kadoung, puis je me déciderai sur la route à suivre. Il ne faut pas aller bien loin pour cela ; au bout de vingt minutes, nous sommes arrivés. Le confluent des deux rivières est assez bizarre elles se rejoignent bout à bout et le Krong Bung naît à angle droit de leur confluent.




Il faut traverser le Krong Kadoung sur un arbre jeté en travers de la rivière, et on arrive bientôt à *B. M'Goi ;* dernier village dans cette direction qui paye tribut à l'Annam.

Point de B. M'Goï :

Longitude : 106° 04' ou 7 h. 04 m. ;

Latitude : 12° 32' 45".

Ici, j'hésite entre deux routes : remonter la vallée du Krong Kadoung puis traverser la montagne afin de rechercher les origines du Haut-Donnaï, ou bien descendre le Krong Bung jusqu'à son confluent avec le Mékong ? Si la saison n'était pas si avancée, je choisirais de préférence le premier itinéraire ; mais dans la montagne, il pleut déjà jour et nuit. Je risquerais d'abîmer mes instruments (théodolite, chronomètre, appareil photographique) sans même pouvoir les utiliser ; je ferais donc un voyage peu utile. Dans ces conditions, je me décide à descendre le cours de la rivière. On me dit qu'en descendant le Krong Bung, je ne tarderai pas à arriver chez un puissant chef laotien appelé *Thôou*, dont le village serait bâti sur une île et qui posséderait beaucoup d'éléphants. J'irai le voir puisqu'il est sur ma route.

*16 mai.* — Comme la rivière est navigable, je la descendrai en bateau. A 11 heures nous embarquons avec tout mon matériel dans deux longues pirogues, et nous commençons à suivre les sinuosités de la rivière. Ici, elle a environ cinquante mètres de large et au moins deux mètres de profondeur.

Beaucoup d'arbres morts obstruent en partie son cours. Les berges ont un escarpement de six à huit mètres. A 1 heure, nous passons devant le confluent du Krong Bung et du *Krong Kmar*, belle rivière venant du Sud. A 3 heures, nous nous arrêtons déjà. Nous ne sommes cependant pas arrivés au village de *M'Brang ;* il y a encore un long trajet par terre à accomplir, ce village n'étant pas situé au bord de la rivière. Pendant qu'un de mes Bihs va demander des éléphants, nous faisons un peu de cuisine ; j'ai tué en route deux oi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seaux qui sont très mangeables. A 6 h. 30, juste à la tombée de la nuit, un éléphant arrive. L'orage est imminent. Pendant qu'on charge la bête, je pars en avant avec un guide.

Je porte comme toujours avec moi mon chronomètre. Les chemins sont exécrables : on traverse un immense marécage dans lequel on a le plus souvent de l'eau jusqu'à mi-corps, et où grouillent une quantité incroyable d'énormes sangsues ; grâce à mes vêtements, je suis à peu près épargné, mais ces pauvres Moïs ! Bientôt voilà la pluie qui commence, la nuit devient noire au point que marchant à toucher mon guide, je ne le vois pas. Nous traversons, je crois, une forêt, des rizières (où je perds mes chaussures dans la boue), un bois de bambous, enfin nous entendons dans le lointain le tam-tam et les gongs, et guidés par l'ouïe, nous finissons par arriver en assez piteux état. Heureusement que le chronomètre n'a pas souffert de cette course nocturne. L'éléphant est arrivé avant nous.

M'Brang est un chef indépendant ; sa case est toute petite et en ruines. Je le crois surtout très paresseux. Son village, misérable est, situé à une demi-heure de marche de la montagne, qui est ici très élevée. Les villages montagnards seraient habités par une autre peuplade. M'Brang, lui-même, n'a déjà plus le type Bihs absolument pur. On sent qu'on est sur une frontière.

*17 mai.* — Nous allons aujourd'hui à M'Brang, le dernier village Bihs dans cette direction ; puis nous pénétrons chez les Beuongs.

De M'Brang à M'Bleng, il y a trois heures de marche, en suivant le pied de la montagne. On peut aussi y aller par eau. Un peu avant d'arriver au village, nous traversons d'immenses rizières abandonnées. Pourquoi cela ? J'en ai bientôt l'explication. En nous rapprochant des cultures, nous pénétrons dans une vraie nuée de sauterelles. Les Bihs courent çà et là, cherchant à les chasser des petits champs où pousse leur riz et leur maïs. Et, paraît-il, voilà trois ans que ce fléau revient !

Le chef de village me dit qu'en quatre jours, je pourrai arriver chez Thôou. J'aurai à faire les étapes suivantes :

1er jour : Beuong Yan
2e jour : Beuong Khirt } 3 villages Bihs
3e jour : Beuong Dou
4e jour : Beung Thôou, Laos.

En suivant le cours de la rivière, il me faudrait un mois ! et c'est cependant la seule route praticable pour moi, car M'Bleng est en guerre avec Yan. Son fils est captif là-bas, et lui-même a quatre sujets de Yan prisonniers dans sa hutte, dont deux femmes. Je prends leur photographie.

*18 mai.* — Il faut donner et redonner pour avoir deux pirogues. Nous ne pouvons partir qu'à 1 h. 30, direction Sud-Ouest ; à 3 heures, déjà on s'arrête ; les Bihs me déposent vite sur le rivage avec mes bagages, et se sauvent. Nous sommes chez les Beuongs, et entre Bihs et Beuongs, la guerre est, paraît-il, à l'état permanent. Heureusement que le village n'est pas loin : *Këranne* est composé de petites huttes, qui ne sont plus orientées Nord-Sud comme celles des Bihs. Chaque hutte abrite un seul ménage. Le type Beuong diffère tout à fait du type Bihs. La langue n'est plus la même (heureusement que dans les villages-frontière, on parle aussi le Bihs). On me regarde avec beaucoup de curiosité. Mais je trouve que ma journée de marche n'est pas suffisante, et je finis par obtenir qu'on me conduise plus loin.

Une nouvelle heure de marche en pirogue, toujours au Sud-Sud-Ouest, nous conduit à *Ma Yangdi*. Le village ne forme pas un groupe compact comme chez les Bihs. Les huttes sont groupées deux ou trois ensemble, et ces groupes sont séparés les uns des autres par des massifs de bambous, dont impossible d'avoir une vue générale. J'ai observé cette particularité dans tous les villages Beuongs ; ils sont toujours disséminés sur un grand espace.

Ma Yangdi est un très vieux bonhomme, tout ridé et ratatiné ; il a été une fois chez M'Siao. Son hospitalité est parfaite ; on m'offre le vin de riz ; on me passe encore un bracelet de cuivre au bras droit (j'en ai déjà une dizaine). Mais quelles légions de moustiques chez lui ! Les sauvages les sentent très bien, et toute la soirée on les entend se donner des claques.

Je puis faire correctement le point avec les étoiles :

Longitude : 105° 43' 45" ou 7 h. 02 m. 55 s. ;

Latitude : 12° 23'.

Nous sommes à 10 kilomètres au Sud-Sud-Ouest de M'Bleng (et à 40 kilomètres de Beuong Keûne).

*19 mai.* — Les Beuongs chassent l'éléphant et le rhinocéros avec d'immenses arbalètes. J'en échange contre une mesure d'étoffe. Ils ont aussi des flèches empoisonnées, mais les cèdent plus difficilement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A 10 heures, je pars avec trois pirogues, toujours au Sud-Ouest, à 11 h. 30, déjà, nous arrivons à un très grand village appelé *Guih* ou *Dih*. Il y a là au moins dix pirogues ; le chef a deux éléphants, un troupeau de buffles ; en somme, le pays ne paraît pas du tout pauvre. Dih se fait un peu tirer l'oreille pour me laisser partir de suite. J'y parviens cependant en lui donnant de la cotonnade et de l'onguent styrax pour le guérir d'un vilain ulcère dont il souffre depuis longtemps. Il faut encore goûter son vin de riz, puis en route. L'étape n'est pas longue ; à peine quarante-cinq minutes de navigation, et on s'arrête déjà chez *Masiourit*. Impossible d'aller plus loin — me disent mes bateliers — car leur chef est en guerre avec le village suivant ; mauvais prétexte de la valeur de celui qu'on me donnait chez les Bihs en me disant que les éléphants avaient mal aux pieds.

Les Beuongs affectionnent comme boucles d'oreilles des petits cylindres d'ivoire, légèrement concaves au milieu, qu'ils se passent directement dans le pavillon de l'oreille. Les Bihs préfèrent des petits morceaux de flanelle rouge, suspendus au moyen d'un crochet en cuivre.

Les femmes Beuongs ont le verbe haut ; elles crient plus fort que leurs maris, et prennent part à toutes les discussions.

On chasse beaucoup l'éléphant et le rhinocéros chez Masiourit.

*20 mai.* — De jour en jour, on me demande davantage pour me laisser partir. Heureusement que mon gamin interprète s'entend très bien à discuter cette ennuyeuse question du tribut à payer au chef, puis aux patrons des pirogues, puis aux coolies, puis à je ne sais qui encore. Nous partons à 8 heures ; pendant une heure, la rivière continue à couler au Sud, puis brusquement elle remonte au Nord.

De nombreux caïmans se jettent dans l'eau à notre passage. A midi, nous entrons dans un gros affluent de la rive gauche du Krong Bung, et nous remontons son courant rapide jusqu'à un point où nous le trouvons divisé en trois branches ; là est situé un grand village. La rivière primitive, appelée *Kaé*, vient du Sud-Sud-Est ; un peu avant d'arriver au Krong Bung, elle se divise en deux branches. C'est une de ces branches que nous venons de remonter ; nous descendons l'autre pendant quelques minutes et arrivons à *Tieua*, un grand village, très disséminé autour du point de séparation de ces trois branches du Krong Kaé.

On me dit que demain encore, je pourrai voyager en pirogue, puis que cela ne me sera plus possible à cause des rapides. Il pleut pendant la nuit. En me levant pour aller voir si les étoiles sont visibles, j'entends dans le lointain, au Nord-Ouest un grondement d'eau. Ce doit être les premiers rapides du Krong Bung.

Point de B. Tieua :

Longitude : 105° 39' ou 7 h. 02 m. 36 s. ;

Latitude : 12° 22'.

De Mayangdi à Tieua, 18 kilomètres à l'Ouest-Sud-Ouest.

*21 mai.* — De 7 à 10 heures, on discute le tribut. Je ne veux pas trop donner, car avec ces journées de marche de une à deux heures, je n'avance pas et je me ruine. Nous partons à 10 heures. Nous rentrons bientôt dans le Krong Bung, qui ici est plus large que le Donnaï à Biênhoa, et dont le courant est presque nul. Dans le lointain, on entend plus distinctement le bruit des rapides. A 11 heures, nous y arrivons. Les pirogues franchissent le premier seuil, puis s'arrêtent. Impossible d'aller plus loin : l'eau bouillonne, saute, mugit, ce serait folie que d'essayer de passer. On débarque donc tout mon matériel, et nous gagnons, en vingt minutes, le village Bihs de *Motte* (rive droite) ; il est entouré d'une quintuple enceinte de palissades, séparées par des fourrés inextricables et épineux. On craint donc bien ses voisins dans ce pays. Le chef est un grand vieillard ; il a un prisonnier Beuong dans sa hutte. Je ne pourrai partir que demain, car, dit-il, le village suivant est très éloigné. Profitons-en pour prendre quelques clichés photographiques.

*22 mai.* — On me demande dix mesures de cotonnade, seulement pour l'éléphant, sans compter ce qu'il faut donner au chef et aux coolies ! Comme je dis que c'est trop, le propriétaire de l'éléphant s'en va tranquillement travailler à ses cultures, et me voilà encore retardé d'un jour. On connaît très bien ici mon aventure avec M'Houé. Après avoir réfléchi à la situation, je me décide à donner tout ce qu'on me demandera. Quand je n'aurai plus rien, on ne pourra plus rien réclamer de moi, et si alors on me refuse des coolies, je tâcherai de me débrouiller et de regagner la côte avec mes Annamites. Nous porterons chacun, dans une hotte les objets les plus précieux. J'ai même déjà opéré le triage de ce qu'il faudra abandonner.

Point de Motte :

Longitude : 105° 35' ou 7 h. 00' 20 s. ;

Latitude : 12° 27' 30".

Je fais dire au propriétaire de l'éléphant que j'accepte ses conditions ; il en profite pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

exiger davantage. Je lui donne tout ce qu'il veut, puis nous partons à 8 heures, direction Nord. En franchissant une colline ; nous entendons crier le rhinocéros à quelques pas de nous ; d'ailleurs, ici, rhinocéros et éléphants pullulent ; on voit partout des traces de leur passage. Nous cheminons toute la journée sous bois. Dans la forêt, on trouve des petits mangoustans jaunes, de la grosseur d'une grosse prune qui sont excellents et que je préfère au mangoustan commun. On trouve aussi au moins trois espèces de mangues, dont deux très bonnes, la troisième abominablement acide. L'étape est longue, aujourd'hui ; il y a de gros cours d'eau à traverser, la pluie achève de nous tremper ; enfin après sept heures de marche, nous arrivons à *Moun*. Je trouve là des Moïs de M'Bret (frère de M'Houé) qui sont en train de discuter l'échange d'un prisonnier de guerre. On demande à mon interprète si je suis le Français qui a été arrêté dernièrement par M'Houé. Il répond que non, que c'est un autre individu.

On me demande vingt-huit mesures de cotonnade pour me conduire demain à *Don* ! J'en prends philosophiquement mon parti, mais encore deux journées comme celle-ci, et je n'aurai plus rien. Quand je pense que je suis loin d'être à moitié route de Strungtreng ! Grande fête le soir. Je trouve pour le point de Moun :

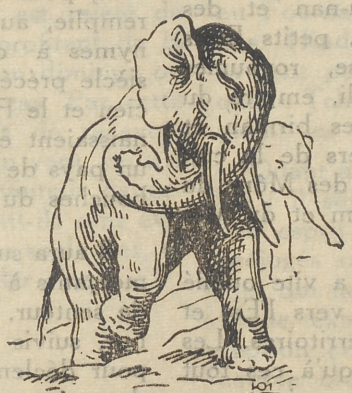
Longitude : 105° 36' ou 7 h. 02 m. 27 s. ;

Latitude : 12° 40' 45".

Depuis Motte, nous avons progressé de 23 kilomètres au Nord.

*24 mai.* — Comme je n'ai plus assez de cotonnade pour payer les vingt-huit mesures, je complète le prix avec un panier de sel, un rouleau de fil de cuivre, mes trois derniers couteaux, des mouchoirs, beaucoup de verroterie, des bagues, etc...

Nous partons à 9 h. 30, direction Nord-Nord-Est. Il faut traverser une grande forêt de bambous, dans laquelle la marche est des plus pénibles, surtout pour les éléphants, qui n'avancent que très lentement. Je prends un peu d'avance, et je fais fausse route. Lorsque je m'aperçois que je ne suis décidément plus sur la bonne piste je m'arrête. Tout à coup, un chevreuil bondit à une cinquantaine de mètres de moi ; il est poursuivi par un tigre, qui heureusement ne m'aperçoit pas, car j'ai laissé toutes mes armes sur l'éléphant. Je ne commettrai plus une pareille imprudence. J arrive enfin à rejoindre mes gens. La pluie se met alors à tomber : à 1 heure, nous arrivons à *Don*, grand village dont beaucoup de cases sont en ruines. Je suis à trois heures de marche de mon ami M'Houé. Le chef du village, contre toute attente, paraît doux et facile ; il accepte sans discussion les cadeaux que je lui offre, et me conduira demain chez Thôou, le grand chef laotien.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



# L'expansion de la civilisation hindoue en Extrême-Orient

*(Extraits d'une conférence donnée par Georges CŒDÈS, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, sous les auspices de la Société des Etudes Indochinoises à Saigon et à Dalat.)*

L'EXPANSION de la civilisation hindoue dans les pays « au delà du Gange » est un des épisodes marquants de l'histoire du monde, un de ceux qui ont déterminé le destin d'une bonne partie de l'humanité.

De cette hindouisation, sont nés toute une série de royaumes qui, après avoir été à leur début de véritables Etats hindous, ont, sous la réaction du substrat autochtone, évolué chacun selon son génie propre, mais en gardant dans leurs manifestations culturelles, cet air de famille qu'ils doivent à leur commune origine : royaumes du Fou-nan et des Kambuja, royaume du Champa, petits Etats hindous de la péninsule malaise, royaumes indo-javanais de Java et de Bali, empire du Mahârâja de Çrîvijaya, royaumes birman et thai, enfin, qui furent les héritiers de la culture hindoue par l'intermédiaire des Môns du Pégou ou des Khmèrs du Ménam et du Mékong.

Chose curieuse, l'Inde propre a vite oublié que sa culture s'était répandue vers l'Est et le Sud-Est sur d'aussi vastes territoires. Les savants hindous l'ont ignoré jusqu'à ces tout derniers temps, et il a fallu qu'un petit groupe d'entre eux, ayant appris le français et le hollandais, se mettent à l'école des maîtres des Universités de Paris et de Leyde pour découvrir dans nos travaux et dans ceux de nos confrères de Hollande et de Java, l'histoire de ce qu'ils appellent maintenant avec un légitime orgueil « Greater India », « la plus grande Inde ».

A quelle époque remontent les premières manifestations de cette expansion hindoue ?

On a voulu trouver dans un passage d'un traité de politique en langue sanskrite attribué au III[e] siècle avant l'ère chrétienne la preuve qu'elle remonte au moins à cette époque. En fait, ni les anciens textes bouddhiques, ni les annalistes chinois, ni surtout les découvertes archéologiques faites sur la péninsule indochinoise, ou dans les îles de l'archipel ne permettent de remonter plus haut que Ptolémée : la nomenclature du géographe alexandrin, pour l'Inde au delà du Gange, est déjà remplie, au II[e] siècle de notre ère, de toponymes à consonance sanskrite, alors qu'au siècle précédent Pomponius Mela, Pline l'Ancien et le Périple de la Mer Erythrée ne connaissaient encore que d'une façon très vague un pays de l'Or, « Chrysê », situé au delà des bouches du Gange.

Il aura suffi, pense-t-on, d'un afflux de commerçants à la recherche des épices, des bois de senteur, et d'aventuriers à la recherche de l'or, suivis par des religieux ou des lettrés, pour déclencher très rapidement la fondation de royaumes hindous là où il n'y avait auparavant que des aborigènes attardés. La plus ancienne inscription sanskrite du Fou-nan n'est postérieure que d'un siècle et demi à la date fixée par les Chinois pour la fondation de ce royaume par l'union d'un brâhmane et d'une femme nue. La colonisation hindoue, intense aux II[e]-III[e] siècles de notre ère, porta tous ses fruits au IV[e] et au V[e].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si l'on fait abstraction de cet aspect particulier de la civilisation indienne : le bouddhisme, qui de proche en proche a conquis toute l'Asie orientale en se transformant, les points extrêmes atteints dès le début par l'expansion hindoue proprement dite furent au Sud Java et Bali, à l'Est la côte orientale de Bornéo et la côte Ouest des Célèbes, enfin, au Nord-Est, la côte d'Annam, point de rencontre de la culture indienne et de la culture chinoise, de ces deux grandes civilisations asiatiques qui, ainsi que j'essaierai de le montrer tout à l'heure, se répandirent sur cette terre indochinoise par des moyens si différents !

***

Les lointains voyages des Hindous outremer se trouvèrent favorisés par deux circonstances de natures fort différentes.

La première était d'ordre matériel ; ce fut le développement des marines indiennes et chinoises, et la construction de ces jonques de haute mer que décrit un texte chinois du IIIe siècle ap. J.-C., dont voici un extrait :

« Les grandes ont plus de 200 pieds de long et s'élèvent au-dessus de l'eau à 20 ou 30 pieds. A les voir de loin, elles ont l'air de chemins suspendus. Elles portent 600 à 700 hommes et transportent 10.000 « hou » de marchandises (environ 1.000 tonnes métriques). Suivant les dimensions des navires on leur met parfois quatre voiles disposées de certaine façon de l'avant à l'arrière. Les quatre voiles ne sont pas disposées régulièrement face à l'avant, mais elles se succèdent obliquement pour recevoir les souffles du vent. Le vent les gonfle par l'arrière et est rejeté de l'une à l'autre, et ainsi toutes profitent de la force du vent. S'il est violent, on diminue ou augmente la voilure suivant le cas. Par cette disposition oblique, permettant de recevoir d'une voile à l'autre le souffle du vent, on n'a pas le souci d'une mâture de hauteur dangereuse. Aussi, ces navires voyagent-ils sans éviter les vents rapides et les vagues soulevées, et c'est pour cela qu'ils peuvent aller vite. »

***

Un autre texte chinois donne sur la construction de ces bâtiments des détails qui prouvent que la technique de leur construction était celle en usage dans le golfe Persique depuis une haute antiquité. Les premières de ces jonques qui aient affronté la mer de Chine étaient montées par des Persans ou des Indiens ; elles furent bientôt adoptées par les Chinois et dans la suite, ce fut surtout parmi les Malais que se recrutèrent les équipages de ces gros navires de commerce.

Ce sont elles, à n'en pas douter, qui furent pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne le véhicule de la civilisation indienne et la portèrent sur toute la périphérie de la mer de Chine et de ses dépendances.

L'autre circonstance, d'ordre moral celle-ci, qui favorisa les voyages des Hindous, fut le développement du bouddhisme qui, en abolissant pour ses adeptes les barrières des castes et le souci exagéré de la pureté raciale, supprimait du même coup, pour les marchands convertis à la nouvelle religion, les entraves que la crainte d'une pollution au contact des barbares mettait précédemment à leurs voyages outre-mer.

On doit se représenter le premier stade de l'hindouisation, comme le résultat d'entreprises individuelles ou corporatives, plutôt que d'une émigration massive qui aurait modifié beaucoup plus profondément le type somatique des populations austro-asiatiques et indonésiennes de l'Inde extérieure.

Mais, après ces marchands et en quelque sorte dans leur sillage, il faut certainement faire une large place à des éléments plus cultivés, appartenant aux deux premières castes, sans quoi l'on ne comprendrait pas l'éclosion de ces civilisations de l'Inde extérieure, khmère, chame, indo-javanaise si profondément imprégnées de religion hindoue et de littérature sanskrite. On en a d'ailleurs la preuve pour le premier royaume sur lequel les Chinois donnent des renseignements précis : au Fou-nan, quelques fonctionnaires étaient des Hindous, reconnaissables à ce qu'ils avaient pour nom de famille le terme ethnique « Tchou », par lequel les Chinois désignent les gens de l'Inde.

Quant au bouddhisme, son rôle est indéniable : il semble avoir ouvert la voie, grâce à son esprit missionnaire et à son absence de préjugés raciaux. Mais la plupart des royaumes qui ne tardèrent pas à se constituer dans l'Inde extérieure adoptèrent ensuite la conception çivaïte de la royauté, basée sur la couple brahmane-kshatriya et exprimée dans le culte du linga royal. La fondation de tels royaumes pouvait à priori s'effectuer de deux façons différentes : ou bien un Hindou s'imposait comme chef à la population autochtone, ou bien un chef indigène adoptait la civilisation des étrangers et affermissait son pouvoir en s'hindouisant. Les deux cas ont pu se produire, mais dans le premier il est peu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

probable que la dynastie soit longtemps restée purement indienne, par suite des mariages mixtes auxquels les Hindous se trouvaient contraints.

Jusqu'à quel point la civilisation hindoue pénétra-t-elle dans la masse des populations indochinoises et indonésiennes ou resta-t-elle le privilège d'une élite ? Dans quelle mesure le recul de cette civilisation au XIII[e] siècle a-t-il eu pour cause la décadence de l'aristocratie brahmanique ?

On est d'accord pour admettre que, sous un vernis indien, la société garda l'essentiel de ses caractères indigènes, et que sauf dans l'île de Bali, véritable conservatoire de rites hindous, les traditions indigènes ont vivement réagi et fait éclater le vernis hindou. Et pourtant même dans ces pays, l'héritage de l'époque hindoue n'est pas négligeable : il comprend l'écriture, une bonne partie du vocabulaire, le calendrier luni-solaire, les mythes cosmogoniques à peine déformés les grands thèmes épiques du Râmâyana et des Purânas, certaines formules artistiques, les cadres administratifs et juridiques, un sentiment très vif du rang social, dernier vestige du système des castes.

On s'est étonné que dans les contrées si proches de la Chine, qui entrèrent avec elle en relations commerciales et diplomatiques dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'influence culturelle de l'Empire du Milieu ait été insignifiante, alors qu'elle fut si intense dans les deltas du Tonkin et du Nord-Annam.

On est également frappé par la différence des résultats obtenus dans les pays d'Extrême-Orient par l'action civilisatrice de la Chine et par celle de l'Inde.

La raison en est dans la différence radicale des méthodes de colonisation employées par les Chinois et par les Hindous. Les Chinois procédèrent par conquête et par annexion : les militaires occupaient le pays et les fonctionnaires « répandaient la civilisation du royaume », qui imprégna profondément la société annamite.

Les Hindous, au contraire, ne pratiquèrent nulle part la conquête militaire et l'annexion au nom d'un Etat ou d'une cité métropole. La pénétration, l'infiltration hindoues semblent avoir presque toujours été pacifiques et les royaumes hindous qui se constituèrent dans l'Inde extérieure durant les premiers siècles de l'ère chrétienne n'eurent avec les dynasties régnant dans l'Inde propre que des liens de traditions, sans dépendance politique.

Les échanges d'ambassade entre les deux rives du golfe de Bengale se faisaient sur un pied d'égalité, mais la Chine exigea toujours des pays des mers du Sud une vassalité qui se traduisait par l'envoi régulier d'un tribut.

Les commanderies chinoises de l'Indochine septentrionale étaient administrées par des gouverneurs chinois, tandis que les royaumes hindous de l'Inde extérieure étaient gouvernés par des souverains indépendants d'origine indigène, ou de sang mêlé, entourés de conseillers hindous ou hindouisés.

Il en est résulté que, d'une façon générale, l'expansion de la civilisation chinoise a rarement dépassé son expansion militaire. Sur la côte orientale de l'Indochine, elle ne se répandit d'abord pas au delà des limites atteintes sous les Han par l'expédition punitive de Ma Yuan : elle continua plus tard son expansion vers le Sud jusque dans le delta du Mékong, mais ce fut de nouveau par voie de conquête : les conquêtes des Annamites, héritiers de la culture matérielle et spirituelle des Chinois. Dans les mers du Sud la pénétration pacifique des Hindous atteignit dès le début des limites de leurs navigations commerciales.

Les pays conquis militairement par la Chine ont dû adopter intégralement ou copier servilement ses institutions, ses mœurs, ses religions, sa langue et son écriture. Au contraire, ceux que l'Inde a conquis pacifiquement par le prestige de sa culture, ont conservé, comme je l'ai dit tout à l'heure, leurs caractères individuels que l'influence bienfaisante d'une civilisation supérieure leur a permis de développer, chacun suivant son génie propre. C'est ce qui explique, en face de l'uniformité culturelle des pays sinisés, la différenciation et dans une certaine mesure l'originalité des civilisations khmères, chames, javanaises, malgré leur commune origine hindoue.

Pour employer une terminologie toute moderne, en face de la politique de conquête et d'assimilation pratiquée par les Chinois, les Hindous nous offrent le spectacle d'une pénétration pacifique suivie d'une politique d'association et de collaboration.

Mais on ne se rend peut-être pas assez compte que, avec les Hindous, c'est un peu de notre culture occidentale qui a commencé il y a près de 2.000 ans à pénétrer jusqu'aux confins de l'Asie orientale. Sans doute l'Inde, par son passé pré-aryen, fait-elle partie de ce bloc que l'on appelle l'Orient. Elle présente, avec le groupe austro-asiatique et même avec la Chine archaïque, des affinités telles qu'on peut parler d'une ancienne « civilisation de

*(Lire la suite après la partie illustrée)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LA MAISON DE L'INFORMATION A PHNOM-PENH

Le public se fait généralement une idée incomplète, pour ne pas dire inexacte, du rôle des Services d'information et de propagande en Indochine. Les initiales I. P. P. sont maintenant assez connues pour qu'il soit permis d'essayer d'en définir l'exacte signification. Ceux qui ne savent parler des réalisations de la Revolution Nationale qu'avec une arrière-pensée de sarcasme, se croient bien fondés à dauber sur ce qu'ils appellent *in petto* des atteintes à la liberté individuelle ; et quand on invoque la liberté individuelle, il est entendu qu'il s'agit de la liberté de celui qui parle. Les libertés individuelles s'excluant mutuellement ne laissent plus aucune place pour la liberté collective, s'il est permis d'appeler ainsi le droit qu'a toute société bien organisée de penser et d'agir en son nom et non pas au nom des individus qui la composent. Dès que vous parlez à l'un de ces hommes bien informés d'une question qu'il soupçonne d'être affectée d'un coefficient, si léger soit-il, de propagande, vous voyez dans ses yeux, à l'arrière-plan de ses réflexions, la menace d'un : « vous me bourrez le crâne », qui coupe court à tout développement.

Le mot propagande s'est évidemment usé ; peut-être même s'est-il compromis dans trop de besognes équivoques qui lui ont donné une signification suspecte. Pourtant, à considérer son origine étymologique, la propagande est purement et simplement l'art de propager une idée ou une information. De là il est permis de la définir comme le véhicule normal de l'information, et non pas nécessairement comme un moyen de déformation des faits et des idées dans un sens tendancieux. Toute vérité a besoin d'être propagée. La vérité ne possède pas en elle-même le moteur de sa diffusion, elle a besoin d'être portée et transportée de proche en proche, jusqu'aux endroits qu'elle veut toucher. L'information, telle que les Agences la conçoivent et la distribuent, est par elle-même une propagande, quel que soit le caractère de neutralité qu'elle puisse affecter.

Les propagandes « habiles » sont celles qui se dissimulent sous l'apparence de l'objectivité ; toutes les propagandes développées et nourries dans les officines de la IIIe République avaient un caractère clandestin qui se dissimulait à peine sous des masques mal posés. Une autre conception de la propagande est celle qui consiste à ne dissimuler ni son objet ni ses moyens d'action et à se présenter au public dans toute la franchise des convictions qu'elle sert et qu'elle défend. Le Service I. P. P. de l'Indochine s'est donc préoccupé de créer des centres de rencontre spontanée entre les idées ou les faits à propager et les milieux dans lesquels l'intérêt national exige qu'ils soient diffusés. C'est ce qui a conduit le Service de l'Information, de la Presse et de la Propagande au Cambodge à ouvrir une maison, largement et en tout temps accessible au public où les idées et les faits directeurs de la Révolution Nationale, aussi bien sur le plan de la politique française que sur le plan de la politique franco-indochinoise, sont présentés en pleine lumière, dans une lumière plaisante ne cherchant ni à aveugler ni à tromper.

La nouvelle Maison de l'Information du Cambodge s'est volontairement située dans l'un des quartiers les plus populeux de la capitale khmère, exactement à la limite des quartiers européen, chinois et cambodgien, de telle sorte que les salles de dépêches et d'exposition, dotées de larges vitrines sur la rue, soient une tentation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques




LA FAÇADE DU HALL D'INFORMATION

permanente pour le passant. L'inauguration de cette Maison eut lieu le 24 juille dernier. Pour manifester tout l'intérêt qu'il portait à cette manifestation, l'Amiral Decoux, Haut Commissaire de France dans le Pacifique, s'ét it fait représenter spécialement par le capitaine de vaisseau Robbe qui, aux côtés de M. le Résident Supérieur De Lens, des membres du Gouvernement cambodgien et des principales notabilités françaises et cambodgiennes, procéda en même temps à l'ouverture de l'exposition des Arts Graphiques cambodgiens qui avait été organisée à cette occasion.

Cette Maison de l'Information se présente d'abord comme une maison de l'amitié franco-cambodgienne, et c'est pour honorer cette amitié que le thème de l'Exposition avait été choisi. Le succès répondit complètement à l'attente des organisateurs et pendant une semaine l'Exposition reçut un nombre considérable de visiteurs de toutes races.

Les Français spécialisés dans l'étude des langues ou des littératures indochinoises sont une minorité, aussi la plupart des documents qui étaient présentés dans cette exposition revêtaient un attrait d'inconnu pour beaucoup de visiteurs. Les plus belles bibliothèques cambodgiennes se trouvent dans les pagodes, les seuls établissements du Cambodge qui aient assuré, avec continuité, la conservation de documents écrits de quelque ancienneté. Il serait toutefois excessif de parler de documents anciens lorsqu'il s'agit de manuscrits cambodgiens car la fragilité des matériaux avec lesquels ces manuscrits étaient composés n'en permettaient pas une conservation durable. Il fut toutefois possible, grâce à l'obligeance de certains collectionneurs privés de constituer un ensemble de pièces rares soit par leur beauté calligraphique ou leurs illustrations, soit par leur valeur historique.

Une vitrine avait été presque entièrement consacrée à des manuscrits rédigés de la main de souverains du royaume cambodgien et l'on remarquait particulièrement un manuscrit prêté par le chef de la Secte Mohanikay, entièrement rédigé S. M. An-Duong au cours de sa captivité à Bangkok.

La Princesse Malika avait bien voulu, de son côté, prêter d'authentiques manuscrits de son grand-père ainsi que des documents d'une valeur historique qu'il sera intéressant de soumettre à l'examen des historiens et des critiques.

Les pièces les plus décoratives avaient été fournies par certaines pagodes de l'intérieur, notamment des livres dits *kraings*, pliés en accordéon, faits de papier cambodgien noirci sur lesquels l'écrivain avait calligraphié le texte tout entier en lettres d'or.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous mentionnons comme une curiosité de l'art graphique bouddhique, sinon proprement cambodgien, un très beau manuscrit birman composé de feuilles de cuivre laquées or, noir et rouge, rédigé en caractères palis carrés.

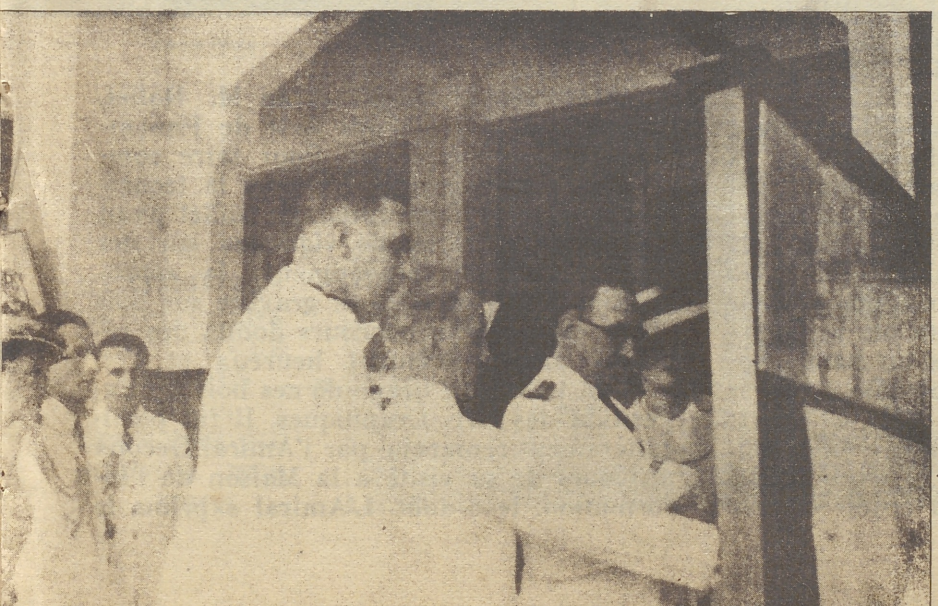
La littérature religieuse était représentée par de nombreux *kampirs*. On appelle ainsi des recueils de feuilles de latanier sur lesquelles l'écrivain a gravé son texte avec un stylet, obtenant une gravure en creux qu'il est aisé de noircir avec un tampon d'encre. Ces kampirs sont souvent remarquables par leur gravure, leurs tranches historiées, leur couverture en bois sculpté ou laqué, enfin par leurs étuis de velours ou de soie brochée. Les ateliers de la Princesse Malika ont produit des exemplaires remarquables de ces étuis.

Une vitrine contenait une très belle collection de livres cambodgiens en papier dit kraing illustrés. Il s'agissait tantôt de livres de prières, tantôt d'astrologies populaires servant à prédire l'avenir pour les amateurs de bonne aventure. Le Cambodgien est très friand de ce genre de prédiction et il recherche les *krou* particulièrement réputés pour leur adresse à consulter un ouvrage de leur composition, contenant des formules dont ils possèdent seuls le secret.

L'art graphique étend des ramifications dans toutes les directions. La graphie magique est un domaine qui, jusqu'ici; a été très mal exploré. La Maison de l'Information avait réussi à réunir une belle collection de vestes et de turbans magiques portant des inscriptions et des dessins cabalistiques, auxquels leurs usagers demandent de leur conférer soit une protection contre les mauvais génies et contre les maladies, soit l'invulnérabilité. La Bibliothèque Royale avait prêté la remarquable veste magique qu'elle conserve dans son Musée et qui passe pour avoir appartenu au dernier généralissime des armées cambodgiennes. Tous les autres documents de cette nature qui étaient exposés avaient été trouvés sur des pirates qui, étant aujourd'hui les seuls praticiens de la lutte à main armée au Cambodge, sont aussi les seuls à éprouver le besoin de porter sur eux des talismans d'invulnérabilité.

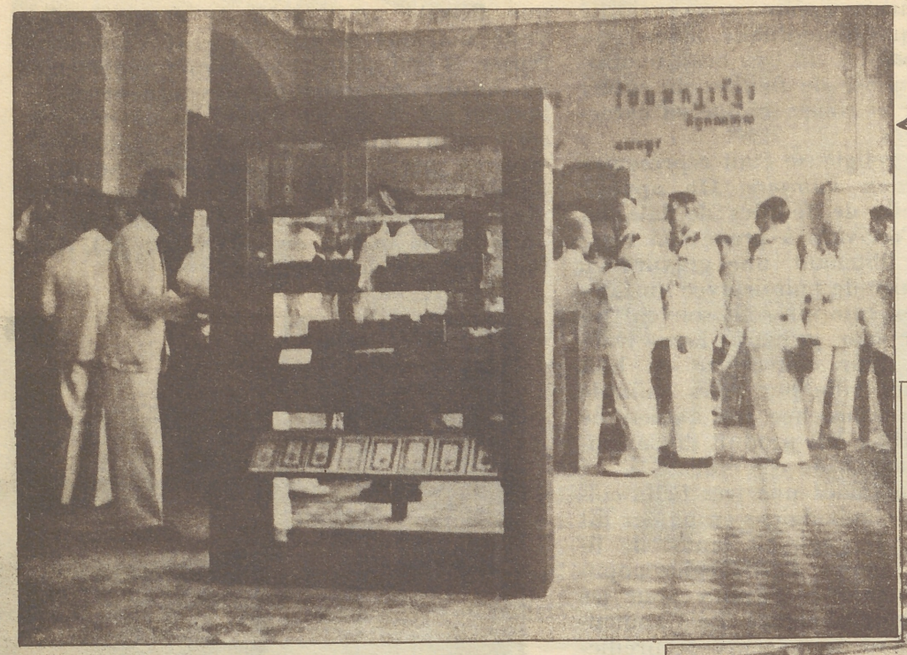


↑ ENTRÉE DU HALL D'INFORMATION



← L'AMIRAL EXAMINE DES DOCUMENTS ANCIENS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LA VISITE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL ←

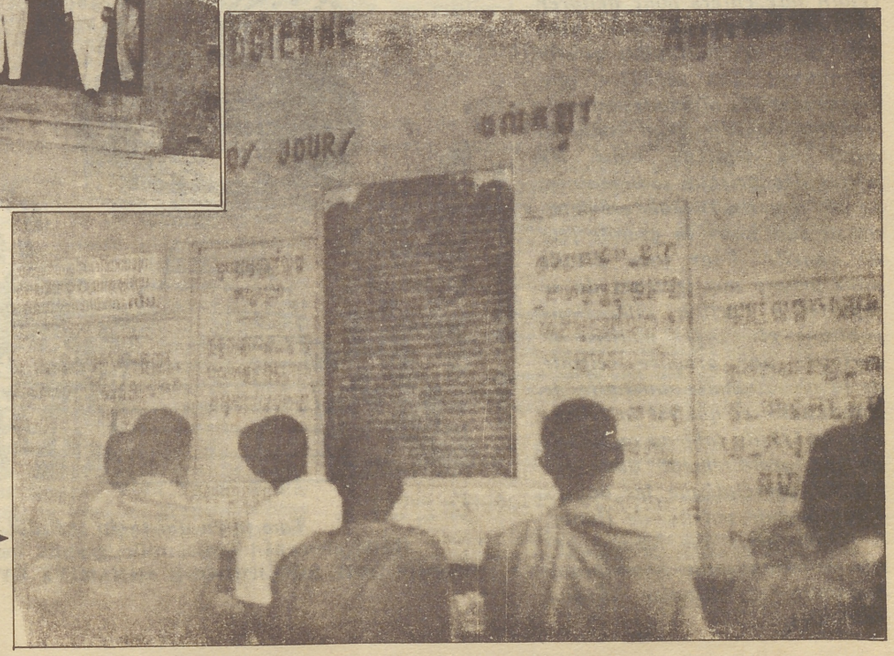
Cette Exposition, on peut le dire, fut une exposition de clôture d'une ère à jamais révolue pour le Cambodge, l'ère du manuscrit. L'imprimerie, avec des moyens d'expression artistique inférieurs, est venue aujourd'hui remplacer définitivement les kampirs et les kraings. Le passage de l'écriture et de la calligraphie manuscrite à la typographie était indiqué par un grand panneau entièrement consacré à l'histoire du caractère cambodgien. On y voyait des agrandissements des caractères d'inscription les plus anciens ; on y voyait aussi les productions d'un récent concours de calligraphie qui avait été organisé en vue de rechercher un type nouveau d'écriture s'adaptant mieux que le type ancien aux exigences de la typographie, voire de la dactylographie.

Au domaine du graphisme appartient incontestablement l'art d'illustrer les livres. L'illustration de librairie était jusqu'ici à peu près inconnue au Cambodge car nous ne pouvons compter comme des livres illustrés ni les astrologies dont les peintures et les dessins ont une valeur idéographique, ni les manuscrits religieux ornés de quelques vignettes ou bandeaux. Il y avait donc une voie nouvelle à ouvrir dans l'art cambodgien et c'est à ouvrir cette voie que l'Ecole des Beaux-Arts, sous l'impulsion de M. Groslier, Directeur des Arts Cambodgiens et grand érudit en tou-

L'AMIRAL ET Mme JEAN DECOUX VISITENT L'EXPOSITION DES ARTS GRAPHIQUES CAMBODGIENS A LA MAISON DE L'INFORMATION A PHNOM-PENH




Touriste Photo



L'EXPOSITION DE SPÉCIMENS D'ÉCRITURES KHMÈRES DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS →

tes questions khmères, et de M. Rollet, Directeur de l'Ecole des Arts de Phnompenh, se sont employés. Pour faire comprendre aux apprentis graveurs la technique du bois d'illustration, M. Rollet avait composé une série de vignettes sur des sujets purement cambodgiens ; la reproduction de ces dessins en gravure sur bois ayant été mise au concours donna des résultats particulièrement heureux et l'on voit un très beau tirage de ces bois à l'Exposition des Arts Graphiques. Il fut particulièrement remarqué par l'Amiral Decoux au cours de sa visite à la Maison de l'Information, le 6 août. L'Amiral exprima le désir formel que ses félicitations soient transmises à l'artiste cambodgien auteur de ces gravures, M. Tonn-Kieu.

Le deuxième prix de gravure, non pas sur bois mais sur plomb (on sait que la technique de la gravure sur plomb est très parente de celle de la gravure sur bois, le plomb étant une matière extrêmement malléable et qui peut se travailler avec les mêmes instruments) avait été attribué à un graveur cambodgien de l'Imprimerie Royale, M. You-Chhmar, pour une impeccable reproduction d'une authentique image d'Epinal composée en France sur la vie du Maréchal. Cette image sera tirée prochainement en couleur et distribuée à titre de propagande dans l'intérieur du pays ; elle représente une scène de l'enfance du Maréchal.

Telle fut cette manifestation qui établit le premier contact entre la Maison de l'Information et le public de la capitale cambodgienne. Cette exposition serà suivie de beaucoup d'autres sur les thèmes les plus variés. Sont annoncées dès maintenant une exposition du folklore moï et une exposition d'art bouddhique cambodgien, en attendant une exposition historique sur le début des relations franco-cambodgiennes.

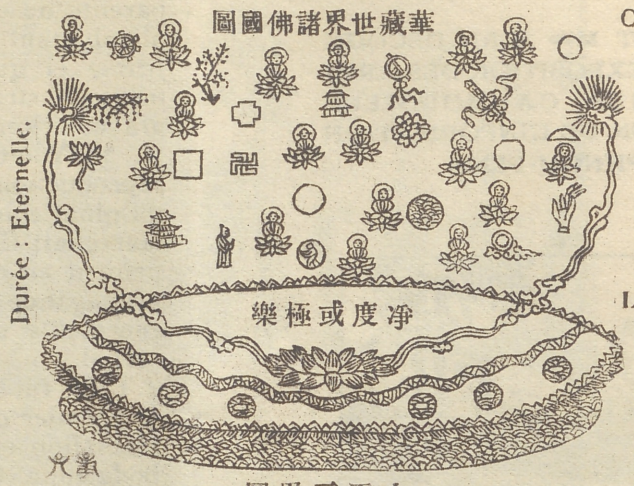
On peut, on doit souhaiter que la formule des Maisons d'Information, telle que le Cambodge vient de la réaliser, soit adoptée dans toutes les capitales de la Fédération Indochinoise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# LE PARDON DES TRÉPASSÉS, OU LA FÊTE ANNAMITE DES MORTS

## (15e jour du 7e mois — 26 août 1942)

*Nos lecteurs se souviennent certainement de l'intéressant article qu'a bien voulu écrire M.* NGUYEN-VAN-HUYEN *sur cette importante fête bouddhique annamite et que nous avons publié dans notre numéro 52. Selon la légende, elle a été instituée par un disciple de Bouddha, dont les Annamites ont fait une jeune fille :* Mục-liên, *qui descendit aux enfers pour délivrer sa mère en acceptant de subir à sa place les tourments qu'elle y endurait. Son sacrifice, que perpétuent des offrandes annuelles, fait s'ouvrir, pour toute la durée du septième mois, les portes des prisons souterraines. Le 15e jour du 7e mois est devenu de nos jours la grande fête de charité. Pour tous détails nous prions nos lecteurs de se reporter à l'article cité. Nous publions ci-contre à titre de curiosité une gravure extraite de la chrestomatie annamite de* NORDEMANN *et qui est la réduction au 1/7 du tableau qu'imprimaient gratuitement dans un but de prosélytisme les bonzes d'une pagode voisine de Hanoï. Il résume sous une forme puérile, la cosmogonie bouddhique annamite et chinoise (Grand Véhicule).*

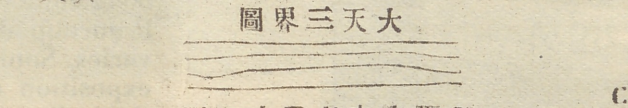



*Hoa-tạng nước các phật.*

Carte du « Trésor fleuri » ou « Contrée des bouddhas » (1).

*Tịnh-độ hay là Cực-lạc*

Lieu de « Sereine quiétude » ou « bonheur extrême ». Paradis [Soukhâvati] (2).




*Tranh vẽ ba cõi đại thiên*

Carte des trois régions de chacun des systèmes d'un grand monde (3).

須彌山亦名三十三天

*Núi Tu-di, cũng gọi là Tam thập tam thiên*

**Le mont Mérou, aussi appelé : Les 33 cieux (4)**




*Thế gian.*

Région de vie » La Terre (5).

*Địa-ngục.*

« Cachot terrestres » Les enfers (6).

*Tam thiên đại thiên thế giới*

(Littéralement : Trois mille grands mondes (7).

**COSMOGONIE BOUDDHIQUE ANNAMITE ET CHINOISE (8).**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

1. — C'est là que les plus purs entre les purs goûtent sans mélange les joies indicibles du Nirvâna, en sino-annamite *Nát bàn* (1)涅槃, état de suprême sérénité extatique et délicieuse. C'est de ce divin séjour que *Thich-ca-muu-ni* ' (Çakyamouni) préside aux destinées de l'univers pour la partie actuelle de la période de déclin (2). Son prédécesseur a été *Ca-diệp* 迦葉 (Kâcyapa), son successeur sera *Di-lạc* 彌勒 (Maitreya). Le nombre des bouddhas est incalculable, « hâng-hà-sa 'số 恒河沙數, nombreux comme les grains de sable des fleuves », dit une expression chinoise et annamite devenue proverbiale. (Notre carte unifie ce paradis avec le suivant).

2. — Gouverné par *A-di-đà,* ' le Saint-Pierre bouddhique, qui forme avec ses deux collaborateurs dévoués, les bodhisattvas *Quan-âm* ' (Avalokiteçvara) et *Dai-thê-chi* ' (Mahasthâma), une sorte de trinité toute-puissante, objet des plus ferventes invocations. Ce paradis, situé à l'extrême occident de l'univers, se compose de vingt mondes qui flottent sur un océan parfumé. Les bienheureux, affranchis, comme les bouddhas, de la loi de transmigration des âmes, y jouissent d'une béatitude éternelle. Les deux caractères sanscrits placés à gauche se prononcent en sino-annamite « *ung-lam* ». C'est la formule de purification indiquée par *Thich-ca.* ' Les bonzes la psalmodient sans cesse

3. — L'univers se divise en deux parties distinctes, l'une, éternelle, la contrée des bouddhas et le *paradis de Soukhâvati,* représentée dans le tiers supérieur de la gravure, l'autre, limitée, comprenant, d'après le « *Pháp giới an lập đồ* 法界安立圖 , Atlas des mondes bouddhiques reconstitués », un milliard de mondes pareils à celui figuré plus bas. Ce dernier se compose toujours d'un mont Mérou et de ses 33 cieux, d'un soleil et d'une lune, d'une terre et de ses huit enfers. Cette partie de l'univers comporte trois périodes d'inégale durée dont le total prodigieux, 1.696.800.000 ans (3), défie l'imagination. Au bout de ce temps, après un court intervalle chaotique, tous ces mondes se reforment peu à peu, reprenant exactement leur aspect et leur place, parcourant à nouveau, et dans le même ordre, le triple cycle de formation, de maturité, et de déclin. Dans le cours de ces trois périodes la taille humaine de 840 *trượng* ' (env. 3.500 m.) à l'origine tombe à 1 *thước* ' (env. 0 m. 42), l'âge de la vie humaine de 8.400.000 ans à 10 ans (!).

4. — Ici règne *Dê-thich* ', appelé parfois *Ngọc-hoàng* ', l'Indra du brahmanisme intronisé dans *l'olympe bouddhique* (4). Il est secondé par les *Tứ-Thiên vương* 四天王 , quatre princes célestes, répartis aux quatre points cardinaux, sur les flancs de la montagne sacrée. Les habitants de ces cieux mènent une vie parfaitement heureuse mais d'une durée finie, variant de 1.000 à 39.600.000 ans suivant la hauteur de chaque couche céleste. L'âme y est encore soumise à l'obligation de renaître. De même que dans la Contrée des bouddhas et le Paradis de Soukhâvatî, la rosée céleste y tient lieu de nourriture ; c'est l'amrita, l'ambroisie, en sino-annamite « *Cam-lộ* 甘露 , douce rosée ». Les couches élevées baignent la haute cime en chapiteau du fameux mont Tu-di, le Mérou des Hindous, dont la base en gradins repose sur la Terre (La gravure le représente surbaissé conventionnellement). A droite et à gauche se voient le corbeau d'or, « *kim-ô* ' », nom poétique du soleil, et le précieux lapin « *Ngọc-thỏ* », la lune. Leur révolution autour du Mérou fait le jour et la nuit sur la Terre.

5. — Elle porte quatre continents ; le 4e, celui du Nord, est dérobé à la vue par le mont Mérou. Vie humaine actuelle d'environ cent ans, faite d'heur et de malheur pour moitié. L'âme doit subir ici-bas toutes les tribulations de la métempsycose. On aperçoit de chaque côté la 1re série expiatoire des esprits affamés et des formes animales.

6. — Royaume de Diêm-la 閻羅 (Yama). Trois couches de boue, de glaise blanche, et de glaise noire le séparent de la Terre. Il comprend huit enfers (5) de feu et huit de glace. Chacun des premiers, subdivisé en seize geoles, est administré par un tribunal appelé « *âm-ti* ' ». Ces 8 *âm-ti* constituent l'« *âm-phủ* ' », autre nom des enfers (6). Les âmes condamnées aux supplices infernaux demeurent dans la terrible géhenne 500 ans dont un jour et une nuit de tortures équivalent à 500 années de souffrances sur la Terre. Les peines reproduites de chaque côté ne sont qu'un faible échantillon de celles qu'on y endure. Elles croissent en horreur à mesure qu'on descend d'étage. Le dernier reçoit les grands coupables voués à la damnation éternelle. Néanmoins tout espoir n'est pas entièrement banni. Les deux bodhisattvas miséricordieux, *Mục-liên* 目連 (à droite, dans une barque) *Địa-tạng* 地藏 (à gauche, sur une pointe de terre), viennent délivrer les âmes qui ont à leur actif quelque bonne action ou montrent un sincère repentir. A ceux qui sortent du sombre séjour, la déesse *Mạnh-bà* 孟婆 , fait prendre le breuvage de l'oubli. Il efface tout souvenir des vies antérieures y compris celles passées en enfer.

7. — C'est l'expression consacrée dans les prières bouddhiques pour désigner « l'univers ». Si l'on admet que le « Grand monde » qui sert ici d'unité est le même que celui dont le bas de la gravure représente l'un des systèmes, ce ne serait plus un milliard de mondes (V. plus haut, § 3) qui graviteraient dans la partie périodique de l'univers, mais 3.000 fois plus, c'est-à-dire trois trillions (!).

8. — La gravure ci-contre est la réduction à l'échelle de 1/7 d'un tableau qu'impriment gratuitement, dans un but de prosélytisme, les bonzes de la pagode de *Xiển-pháp,* près de Hà-nôi. Ce temple, nommé vulgairement « *Chùa Chại* », est situé au N.-O.de la pagode des Corbeaux, à environ 200 m. On doit fournir le papier destiné à l'impression.

---

(1) Altération du mot sanscrit.

(2) Est calculée sur la durée de la vie humaine. Sous *Thich-ca* ' la vie a dû décroître de 20.000 ans à 100 ans.

(3) Il y a loin, comme on le voit, des quatre kalpas classiques de 84.000 ans. Ce nombre n'est cependant pas inconnu. Il va se retrouver, plus ou moins modifié, dans ceux qui suivent.

(4) *Đê-thich* est un génie confucéen. Il y a donc là un exemple de double adoption identifiant un même personnage.

(5) Selon d'autres, il y en a dix, pourvus chacun de dix-huit géoles.

(6) Les ouvrages chinois que nous avons consultés se bornent à mentionner les seconds, les enfers de glace, sans entrer dans aucun détail sur leur organisation intérieure.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# DEUX NOUVEAUX MEMBRES DU CONSEIL FÉDÉRAL

## M. THAO-BOUAKHAM

Né en 1902 à Khongsédone, province de Saravane, fils et neveu de 3 Chaomuongs, après des études à Paksé, puis de 1921 à 1923 à l'Ecole Doudart-de-Lagrée à Phnom-Penh, M. Thao-Bouakham débute à Khongsédone, en 1925 au grade de Samien stagiaire. Nommé Naikong en 1928, il assume pendant 6 ans, d'habile manière, la direction particulièrement délicate du Kong de Tahoi, conquiert le grade d'Oupahat puis dirige le Kong de Laongam pendant 18 mois. Dès 1934, il revient à Khongsédone à la tête de la circonscription de Wapikhamthong. Promu Chaomuong de 4e classe en juillet 1941, ce mandarin assure auprès du Résident, les fonctions de Chaokhouèng de la province.

M. Bouakham, titulaire depuis 7 ans de la Médaille d'Honneur, est Chevalier de l'Ordre Royal de Luang-Prabang et de l'Ordre Royal du Cambodge.

Nommé Conseiller Fédéral par arrêté du Gouverneur Général du 20 juillet 1942.



## M. SUM-HIENG

*Oudam-Montrey de 2e classe.*
*Chaufaikhèt de Kandal*

M. Sum-Hieng est ne le 25 mars 1898 à Svay-Tong (Triton) en Cochinchine.

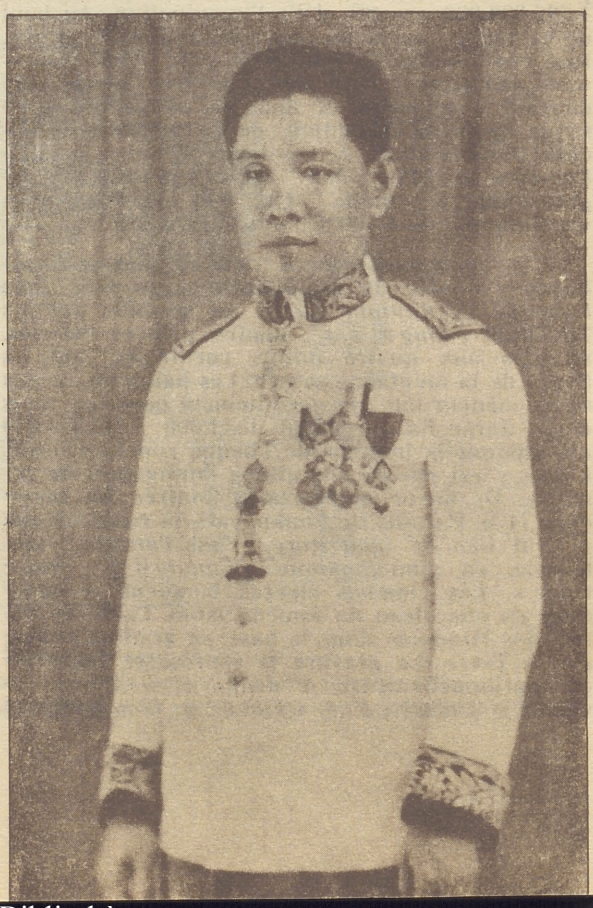
Diplômé de l'Enseignement primaire supérieur franco-khmer, M. Sum-Hieng, à la suite d'un concours où il fut admis avec le no 1, débuta à l'âge de 19 ans comme secrétaire auxiliaire du Protectorat qu'il servit pendant plus de 10 ans.

Diplômé de l'Ecole d'Administration cambodgienne, M. Sum-Hieng passa avec succès en 1927 le concours d'Anouc-Montrey stagiaire. Après sa nomination dans le cadre supérieur de l'Administration Royale, une ordonnance lui confia la direction du gros Srok de Kandal-Stung, dans la province de Kandal.

En 1930, on le vit placé hors cadres pour servir à l'Exposition Intercoloniale en préparation à Paris.

De retour au Cambodge, en 1932, M. Sum-Hieng se trouva chargé, après sa réintégration dans son cadre d'origine, de la direction du Khèt de Kompong-Chnang où il obtint d'excellents résultats.

Ses brillantes qualités et ses aptitudes professionnelles le firent placer ensuite à la tête de la province de Prey-Veng puis, tout récemment, désigné comme Chaufaikhèt de la très importante province de Kandal où son expérience administrative aura la meilleure occasion de s'exercer intensivement.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# L'expansion de la civilisation hindoue en Extrême-Orient

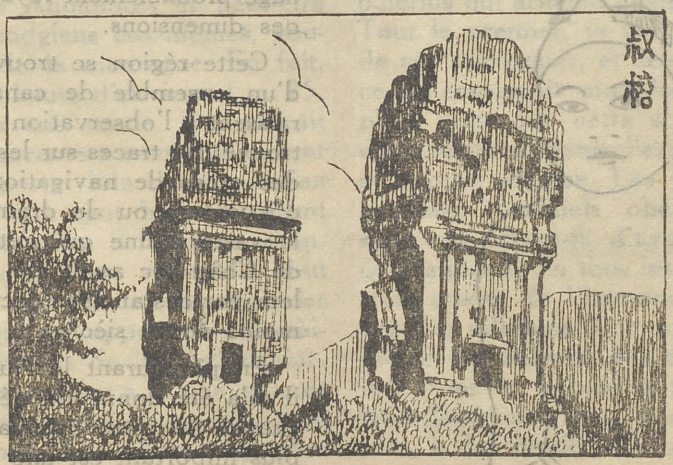
(*Suite de la page 10*)

l'Asie des Moussons ». Mais, dès l'époque préhistorique, la vallée de l'Indus a vu fleurir une culture, révélée par les célèbres fouilles de Harappa et de Mohenjodahro, qui présente avec la civilisation sumérienne de la Basse-Méscpotamie une étroite parenté. Plus tard, l'invasion des Aryens a introduit d'abord dans la vallée du Gange puis, peu à peu dans le Dekhan dravidien, tout un complexe culturel d'origine européenne, fortement imprégné d'éléments mésopotamiens qui sont eux aussi à l'origine de notre civilisation européenne. Par cet apport, la vieille Inde Asiatique s'est trouvée amenée à jouer le rôle de relais entre l'Europe et l'Extrême-Orient, et elle est devenue, avec le développement des navigations interocéaniques, un centre de diffusion de la civilisation occidentale.

Née des antiques spéculations religieuses et philosophiques des Aryens védiques, véhiculée par ces langues indo-européennes que sont le sanskrit et le pâli, la pensée indienne précédant d'un millénaire et demi l'arrivée des Européens en Extrême-Orient, y avait déjà implanté certains concepts philosophiques et moraux, des théories cosmologiques, des canons esthétiques, tout un vocabulaire dont l'origine aryenne n'est pas niable. Peut-être n'est-il pas inutile de le rappeler à un moment où cette partie du monde se trouve amenée à oublier ce qu'elle doit à l'Occident pour ne se rappeler que ses affinités purement asiatiques.

La civilisation indienne, même dans ce qu'elle a de plus aryen, de plus occidental, possède assez de titres de noblesse, elle a à son actif assez de brillantes réalisations pour que les peuples d'Extrême-Orient qui ont été touchés par elle n'aient pas à renier sa bienfaisante influence.

Grâce à elle, Orient et Occident s'étaient déjà rencontrés sur le sol de cette Indochine où un autre apport, une autre greffe de l'Occident, l'Humanisme français procédant, lui aussi, par voie de pénétration pacifique et de collaboration, est en train de préparer l'éclosion d'un nouveau type de civilisation, résultat de la fusion harmonieuse de deux mondes : la civilisation indochinoise.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# A propos du pèlerinage du Nui Sam en Cochinchine

par L. MALLERET
Conservateur du Musée de Saigon

*On se rappelle que dans notre numéro du 9 juillet, nous avons consacré un article étendu au pèlerinage annuel du Nui Sam, dans la province de Châu-dôc. A ce sujet, M. Malleret, Conservateur du Musée de Saigon, nous fait parvenir un certain nombre de réflexions sur la divinité vénérée dans ce temple, qui établissent l'antiquité de cette idole et son origine nettement khmère. Ces considérations dépassent la simple portée de remarques proprement rectificatives, car elles tendent à souligner l'importance du substrat indo-khmèr sur lequel se sont établis en Cochinchine, par adoption ou par transposition, bon nombre de croyances et de cultes annamites. Voici ce que nous écrit M. Malleret, qui joint à ses observations quelques croquis de la divinité qu'il a relevés sur place au mois d'avril.*

Le Phnom Svàm ou Nui Sam, dont le point culminant atteint 230 mètres est, au Sud de Châu-dôc, un cône isolé de structure granitique, dominant une vaste plaine cultivée en riz flottant, que les inondations annuelles recouvrent de plusieurs mètres d'eau. Ce petit massif peuplé aujourd'hui presque entièrement d'Annamites, est connu depuis longtemps comme une région d'ancienne occupation khmère. Son intérêt archéologique consiste en ce qu'il a livré plusieurs inscriptions sanskrites, dont l'une du X[e] siècle encore en place, un *linga*, enfin deux plats en argent portant sur leur rebord extérieur des inscriptions votives du XII[e] siècle, actuellement au Musée de Hanoi. Ces objets donnent la date 1166 de notre ère et représentent des offrandes faites à un sanctuaire pour une cérémonie anniversaire se rapportant au culte d'un *linga*. La même texte mentionne le nom du roi Tribhunadityavarman, qui semble appartenir à une famille dynastique dont on a retrouvé la mention à la lisière méridionale du massif de Triton, ainsi qu'au Phnom Bathê, à une cinquantaine de kilomètres au Sud du Nui Sam. Ces indications me paraissent devoir être utilement rapprochées de l'existence dans le *Miêu Bà Chua Xu*, de la statue d'un personnage probablement royal et d'un *linga* de grandes dimensions.



Cette région se trouve dans la dépendance d'un ensemble de canaux khmèrs qui apparaissent à l'observation aérienne et dont on retrouve des traces sur les cartes. Les uns étaient des voies de navigation, d'autres des artères d'irrigation ou de drainage. Ils indiquent que la vaste plaine qui s'étend au Sud et à l'Est de Châu-dôc avait été largement mise en valeur par ces anciens occupants du sol, il y a au moins douze siècles.

En parcourant le Nui Sam et ses environs, il m'a été donné de découvrir d'autres témoignages de cette occupation ancienne, dont le plus important est une statue de Çiva en grès des VII[e]-VIII[e] siècles, sculpture d'une rare finesse, jalousement gardée par une pagode bouddhique et qui devrait normalement trouver sa place dans un Musée.

L'idole vénérée dans le *Miêu Bà Chua Xu*, le « temple de la Reine du Pays » où

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

affluent les pèlerins, dans les derniers jours du 4e mois annamite, est en réalité une statue masculine, dont l'attitude nettement indienne rappelle à quelques égards celle du célèbre Roi lépreux. Mais comme la divinité a été vêtue de sept à huit robes superposées à la façon chinoise, coiffée d'une couronne de carton, dotée d'un faux ventre en ciment et d'un faux vêtement de même nature, enduite enfin d'une abondante couche de peinture et de dorure, seul un œil exercé parvient à discerner en elle une image khmère, celle d'un personnage assis dans l'attitude du délassement royal, qui est peut-être le portrait d'un des ancêtres de Tribhunadityavarman.

Quoi qu'il en soit, la « Reine du Pays » est une représentation d'homme, en grès, appartenant à l'une des époques préangkoriennes, peut-être au VIe ou au VIIe siècle, peut-être même à une date antérieure, car elle porte sur la nuque, un magnifique déploiement de mèches bouclées dans lesquelles il est tentant de reconnaître l'une de ces abondantes chevelures retombantes, mentionnées par les voyageurs chinois qui visitèrent l'antique Fou-nan, dans les premiers siècles de notre ère. Le personnage coiffé d'un diadème d'une ordonnance compliquée, est assis à l'indienne, le genou droit relevé, les poignets cerclés de triples bracelets, une main posée sur le genou fléchi, l'autre reposant à plat sur le sol, dans un geste d'appui que l'on retrouve fréquemment sur les bas-reliefs d'Angkor.

Il devient facile dès lors de comprendre la signification des légendes selon lesquelles la statue se fit mystérieusement lourde, quand les Siamois, puis les Annamites et peut-être auparavant les Cambodgiens eux-mêmes, voulurent la descendre de la montagne. En fait, cette idole de pierre, haute d'environ 1 m. 25, doit peser au moins une tonne. On conçoit qu'elle ait paru récalcitrante à ceux qui avaient entrepris de la transporter loin de son ancien habitat. On raconte que cent hommes ayant échoué dans cette tentative, il fallut faire appel à cent femmes qui, elles, vinrent à bout de la besogne. Pour qui connaît les légendes à fonds matriarcal qui se rapportent à certaines montagnes ou collines de la Cochinchine, on est tenté de penser qu'il y a là une étrange adoption par les Annamites, d'une ancienne tradition cambodgienne. Et si l'on songe que cette prétendue déesse passe pour favoriser les mariages et sans doute pour donner des enfants, il est troublant de constater que le grand *linga* khmèr du lieu fait l'objet d'une vénération particulière, qu'on lui fait des offrandes et qu'il est revêtu d'une belle chappe d'étoffe rouge, à l'égal d'un dieu. Curieuse et



lointaine survivance de quelque vieux culte brahmanique, dont les habitants de l'endroit sont bien loin de soupçonner les origines !

C'est bien la pire peine pour un ami des arts, épris du sentiment pittoresque, que de se trouver ainsi dans la nécessité cruelle, de dissiper quelques-unes des illusions qui bercent la confiante imagination des hommes. On aurait tort pourtant de supposer que ces réflexions, si elles étaient connues d'eux, jetteraient le moindre trouble dans la ferveur des pèlerins qui affluent chaque année au Nui Sam. Tout le premier, je me persuade de la vanité de ces remarques, et cela me remet en l'esprit ce qu'enseignait mon bon maître de philosophie, pour qui cette science était demeurée dans son vrai sens, l'expression lumineuse de sa propre sagesse. Les principes de réflexion et raison auxquels obéit l'esprit occidental, sont loin, disait-il, d'avoir la même puissance contraignante en tous les pays du monde et les trois quarts de l'humanité se refusent à donner leur adhésion à ce que nous appelons l'évidence des faits et des démonstrations correctes. Pour la pensée populaire dans ces contrées lointaines, tout se ramène de près ou de loin, à des motifs tirés de la magie, et même parmi nous, le pouvoir mystérieux des sorciers conserve son prestige intact. Vous démonterez tous les organes de votre automobile devant des féticheurs, vous en expliquerez tous les secrets, vous décrirez le jeu des bielles, vous entrerez dans le détail d'un délicat réglage, si tant est que l'on puisse vous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

entendre, et vous aurez la déconvenue d'ouïr quelque magicien vous rétorquer : « Et moi je vous dis que votre engin tourne parce qu'il est habité par un diable ! »

Les amis du pittoresque auraient donc bien tort de s'alarmer de me voir, ici, dévoiler l'identité réelle de la divinité du Nui Sam. Pendant longtemps encore, les pèlerins viendront en foule au temple de la « Reine du Pays », et nul ne saurait s'en plaindre, car il faut qu'une poésie consolante subsiste dans les plus humbles consciences. Mais puisque j'ai demandé à la sagesse de m'inspirer une appréciation saine des faits qui ont motivé ces observations, c'est encore à un philosophe doublé cette fois d'un grand historien, que j'emprunterai les termes adéquats à l'étrange destinée de l'idole khmère du Nui Sam. « Les dieux, disait Renan, passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels ». Dissimulée aux regards profanes, dans son ample manteau de soie rouge, l'antique image royale du Phnom Svàm a cru pouvoir échapper à la ruine d'un grand peuple et poursuivre une souveraineté occulte sur de nouveaux adorateurs. Elle n'en est pas moins enveloppée au sens littéral, dans « le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

# RENAISSANCE DU THÉATRE

Une omission dans l'article de M. BOURRIN sur la « Renaissance du théâtre en Indochine » a rendu incomplète l'énumération du répertoire arrêté pour la saison d'hiver en préparation aux pièces annoncées, il faut ajouter :

« Le 20 mars : **Le Valet-Maître**, de Paul Armont et Léopold Marchand »,

la représentation de **L'avare** étant prévue pour le 17 avril et non pour le 17 mars.

## LE MARÉCHAL A DIT :

***" L'organisation du continent européen est la conséquence inéluctable de la guerre en cours. La France entend s'associer à cette organisation continentale et y coopérer loyalement dans l'espoir de fonder une paix solide en Europe et dans le monde."***

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# La Semaine dans le Monde

## LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

### DU 12 AU 25 AOUT 1942

## LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

### Dans le Pacifique.

Les forces japonaises ont, le 18 août, repoussé une tentative de débarquement américain sur l'île Makin, du groupe Gilbert. Le corps de débarquement américain comprenait environ 200 hommes.

Le croiseur australien *Canberra* a été coulé dans la bataille de Salomon, le 21 août, par des navires japonais. La bataille pour les îles Salomon continue.

### Chine.

Les forces japonaises qui opèrent contre l'armée de Chungking dans le secteur de Nanchang (province de Kiangsi) se sont emparées, le 19 août dernier, de la ville de Shangtungtu (située à 10 kilomètres au Sud de Linchwan). L'offensive avait commencé le 13 août et s'était développée entre la rivière Fuchwang et la rivière Ichwang.

## SUR LES FRONTS D'EUROPE

### En Russie.

La réserve du commandement allemand et le peu d'informations reçues cette semaine indiquent qu'on est dans une de ces péchés de silence qui correspondent à une activité accrue.

Les Russes, qui considèrent Stalingrad comme un point névralgique du front soviétique occidental, font des efforts énormes pour amener depuis un mois des hommes et du matériel. Les ouvrages défensifs sont multipliés à l'infini et dans un espace relativement restreint, les troupes allemandes ont eu à conquérir 150 fortins. De plus, la résistance soviétique s'appuie sur une hauteur qui longe plus ou moins la Volga, ce qui augmente son efficacité. D'après les milieux militaires allemands, la bataille pour Stalingrad est la plus vaste depuis le début de la campagne de Russie. Les troupes allemandes auraient atteint la Volga dans le Sud de la ville.

Le commandement allemand essaie de s'assurer le contrôle de la plupart des défilés du Caucase. Au Sud-Ouest de Maikop, les formations continuent à progresser dans le défilé de Guitkh.

Des éléments d'infanterie légère seraient arrivés le 18 août à proximité du défilé de Mamissen, à 80 kilomètres au Sud-Ouest de Ordshonikidsa.

Enfin, d'autres unités s'efforceraient de se frayer un passage en Géorgie centrale, vers la vallée du fleuve Koura.

Des forces alliées, au Sud de la ville de Ordjonihidz, ont atteint la route qui mène à Tiflis à travers le massif montagneux de Kosbek. L'étreinte allemande s'est resserrée autour de Grosny tandis que, plus à l'Est, Colkosavodsk était occupée. L'estuaire du Terek aurait été atteint. Plus au Nord, les troupes qui ont occupé Ellista ne se trouveraient plus qu'à 100 kilomètres dans l'Ouest d'Astrakan.

Durant la semaine, au Sud-Ouest de Kalouga et près de Rjev, de puissantes attaques soviétiques ont été repoussées par les troupes allemandes avec l'aide de la *Luftwaffe ;* au Sud-Est du lac Ilmen et sur le front d'investissement de Léningrad, activité peu marquée.

### France.

Une attaque a été effectuée, le 19 août, dans les premières heures de la matinée, dans la région de Dieppe. Des troupes canadiennes et britanniques spécialement entraînées ont effectué un débarquement sur un front de 20 kilomètres. On évolue les effectifs qui ont pu être mis à terre à 10.000 hommes. Après neuf heures de combat, les forces d'invasion ont été rejetées à la mer. Vingt-huit tanks avaient pu être débarqués, tous ont été détruits. De source autorisée, on affirme qu'il ne s'agissait pas d'un simple coup de main, mais d'une opération de grande envergure destinée à établir une « tête de pont » sur le continent. Deux convois de transports, dont un très important, qui comprenait 26 navires, attendaient au large que les premiers débarquements aient préparé le terrain ; on compte 25 tués et 85 blessés parmi la population civile. Parmi les troupes alliées on compte 3.500 tués. La population dieppoise a fait preuve de courage et de discipline ; 91 avions allemands et 98 britanniques auraient été détruits au cours de l'opération.

### Brésil.

A la suite du torpillage de 5 navires brésiliens, dont un transport de troupes, au large de Bahia, dans la nuit du 15 au 16 août, le Brésil a déclaré, le 22 août, la guerre à l'Allemagne et à l'Italie. Le Brésil à 46 millions d'habitants, sa puissance militaire est faible : 5 divisions d'infanterie, 3 divisions de cavalerie, une brigade mixte, un détachement d'artillerie côtière. La Marine brésilienne se compose de 2 vieux cuirassés de 20.000 tonnes, d'un garde-côtes cuirassés de 3.000 tonnes datant de 1899, de 2 croiseurs légers, de 8 contre-torpilleurs et 4 sous-marins. A un autre point de vue, l'influence de la déclaration de guerre du Brésil n'est pas à négliger. Il va mettre ses ports à la disposition des Alliés pour d'éventuelles opérations vers l'Afrique. Il mettra à leur disposition ses aérodromes. Il participera à la surveillance du canal de Panama et enfin pourra livrer des matières premières importantes pour la conduite de la guerre. De plus, il faut compter l'influence du Brésil sur les autres Etats de l'Amérique du Sud.

## EN FRANCE

### Réception par le Maréchal des jeunes français de Suisse.

Un groupe de jeunes Français de Suisse, qui comprend des représentants de la section helvétique de la Légion française des combattants et des jeunes gens appartenant à des familles françaises résidant en Suisse, ont été reçus par le Maréchal à Vichy, le 21 août. Il leur a exprimé en quelques paroles pleines d'émotion la reconnaissance de notre pays pour la nation suisse. Il a rappelé la vaillance légendaire des combattants suisses et que l'âme suisse et l'âme française ont toujours été près l'une de l'autre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

## DANS LE MONDE

### Le réembarquement de Dieppe.

*Ce n'est pas une invasion*, a eu soin de dire la Radio britannique.

Certes, on l'a vu, ce n'en fut pas une ! mais quel était le dessein britannique ?

*Il semble assez probable*, fait remarquer la VOLONTE INDOCHINOISE du 21 août 1942, *que si les Anglo-Saxons avaient simplement eu dessein de tâter l'adversaire, ils ne se fussent pas risqués avec des forces si considérables.*

C'est l'évidence même.

### La victoire nippone des îles Salomon.

Jean Lassaire essaie de dégager la signification de de cette victoire.

*La seule bonne passe*, écrit-il dans VOIX D'EMPIRE du 19 août 1942, *pour un navire venant du grand large N.-E., voulant atteindre Port-Moresby ou Brisbane, la seule bonne passe se trouve dans l'archipel des Salomon.*

*Du coup vous comprendrez aussi l'importance stratégique de Port-Moresby et celle de cet archipel des Salomon.*

*Voilà pourquoi la Marine impériale nippone attache avec juste raison une importance capitale à la victoire aéro-navale qu'elle vient de remporter dans les eaux de cet archipel.*

### Les opérations en Caucase et le pétrole soviétique.

Une question se pose : l'occupation complète par l'Allemagne des régions pétrolifères du Caucase sera-t-elle décisive ?

L'ACTION du 18 août 1942 nous éclaire sur ce point :

*Ni pour la production, ni pour la transformation, ni pour le transport, le bassin Oural-Volga n'est encore à même de suppléer aux régions caucasiennes...*

## EN FRANCE

### La relève des prisonniers.

L'IMPARTIAL du 13 août 1942, montre combien la « relève » fut émouvante.

*A cette minute*, écrit Maurice Bernard, *le Chef du Gouvernement a été payé des abominables outrages dont une propagande sans mesure et sans dignité n'a cessé de l'abreuver.*

Qui, en effet, a attaqué M. Pierre Laval, sinon surtout les tenants de l'Ancien Régime, ceux qui ont toujours placé leurs propres intérêts au-dessus de ceux de la France ?

*Il est si facile d'accuser les autres de se vendre quand soi-même on est à acheter.*

Avoir eu l'audace, dès 1935, de se dresser contre l'alliance franco-britannique qui entraînait la France à la ruine, était un crime impardonnable qui eût valu les pires outrages au plus grand des saints.

## EN INDOCHINE

### France-Indochine.

Tous ceux qui sauvent la France ou une partie de l'Empire sont en butte aux attaques de la même propagande anti-française.

*On ne saurait trop insister*, écrit l'IMPARTIAL du 19 août 1942, *sur ce qui suit :*

*Ce que les Anglo-Gaullistes nous pardonnent le moins, c'est d'avoir conservé l'Indochine en paix, de n'avoir pas voulu servir de tampon, d'avoir refusé de nous sacrifier stupidement pour retarder de quelques semaines la conquête de la Malaisie. C'est cela notre crime majeur, qui vaut à l'Amiral Decoux les mêmes injures prodiguées au Maréchal Pétain.*

*Usines à mensonge !* écrit très justement le même auteur à propos des postes de propagande anglo-gaulliste.

### L'anniversaire de la Légion.

Ce qui, entre autres choses, exaspère nos adversaires, c'est de sentir qu'une France nouvelle, qu'ils ne reconnaîtraient pas et où ils n'auraient pas leur place, est en train de grandir, nourrie à des sources purement et authentiquement françaises, qu'ils ignoraient eux-mêmes.

Le rassemblement légionnaire de Saigon a marqué en Indochine un nouveau progrès dans cette résurrection, lente, progressive, décisive de la Patrie.

*Le discours de l'Amiral Decoux*, écrit l'IMPARTIAL du 18 août 1942, *a été à la fois une commémoration et un acte de foi dans les destins de la Patrie immortelle. Dans un style empreint de sérénité et de noble ardeur, le Chef de la Colonie a dressé un bilan et éclairé les étapes futures qui restent à accomplir. Il a rendu hommage à la prescience du Maréchal, prescience qui donne la mesure de la sagesse politique du glorieux et vénéré soldat. Puis, ayant fortement marqué que l'autorité de l'Etat et les pouvoirs suprêmes et redoutables qui lui sont confiés ne souffrent aucune délégation, l'Amiral exprime la nécessité du soutien des hommes de la Légion, soutien qui ne se détaille pas ni ne s'accorde pour de misérables fins d'intérêt personnel ou collectif mais qui se donne dans le souci unique du bien public. Puis l'Amiral, d'un mot, rappelle la gravité de l'heure et qu'elle exige, cette gravité, non point une adhésion formaliste mais l'effusion des cœurs, et le sens du devoir que l'Amiral ne craint pas de qualifier d'austère. Lorsque, de sa voix aux inflexions profondes, d'où se dégage une naturelle autorité, l'Amiral évoque la Cité nouvelle dont l'édification commande la nécessité d'une mentalité révolutionnaire, lorsque, enfin, dans une péroraison saisissante il évoque la figure du Maréchal et demande aux Légionnaires de garder son image, une grande, mâle et pure émotion s'empare de tous et bien des larmes de fierté, de douleur et d'espoir dans la Patrie retrouvée accueillent la fin de cette pathétique et si émouvante allocution, hymne fervent à la France et à son Chef bien-aimé.*

### La fraternité franco-indochinoise.

Haiphong a souffert, après les cités maritimes et du Nord de la France, après la banlieue parisienne.

*Il semble*, écrit l'ACTION du 18 août 1942, *que Vichy n'ait eu en l'occurrence qu'à orienter les ondes venant de Dunkerque, Abbeville, Le Havre, Brest, Lorient, et nos autres ports martyrs pour venir dire à la grande sœur Haiphong, la tendre et fraternelle compréhension que leur inspirait son chagrin.*

*Et c'est dans la douleur, une fois de plus, que vient de s'affirmer spontanément cette solidarité impériale, gage des plus lumineux et consolants demains.*

C'est dans la souffrance que la fraternité se manifeste de la manière la plus sûre.

### Affinités franco-annamites.

Les affinités franco-annamites, il n'est pour les sentir que de le vouloir.

*Dans un poème*, écrit Nguyên-tiên-Lang dans la PATRIE ANNAMITE du 17 août 1942, *Frédéric Mistral fait parler « Le Lion d'Arles » :*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Par la ruse ou le négoce
Que s'élève qui voudra.
Par les armes et le tumulte
Que triomphe qui pourra :
Toi, Provence, trouve et chante !
Et marquante
Par la lyre ou le ciseau
Répands-leur tout ce qui charme
Et qui monte dans le ciel.

*Je pense qu'un poète annamite qui ferait parler quelque « dragon de pierre » d'un monument d'Annam pourrait lui attribuer les mêmes paroles, en changeant : « toi Provence » par : « toi Dai-Viêt ».*

*C'est dans ce poème « Le Lion d'Arles » que le poète, après avoir entendu les paroles du Lion, termine ainsi : « ...Et ravi, mon cœur songeait. A Mireille, à Calendal ».*

*Ces deux derniers poèmes sont des romans en vers comme notre* Kiêu *ou notre* Hoa-Tiên. *Leur action se déroule dans le milieu paysan de Provence. Ce sont des épopées de la terre et des gens de Provence. Il en découle la puissante leçon de l'amour du terroir et de la fidélité aux ancêtres.*

Mistral, poète paysan et seigneur paysan, est plus que tout autre susceptible de toucher ces paysans de race que sont les Annamites. Lamartine avait vu en lui un nouvel Homère. Comme Homère, il appartient déjà au patrimoine de l'humanité. Apôtre de la terre, apôtre de la province, il fut, avant la lettre, le poète de la Révolution Nationale. Tous, Français et Annamites, allons à lui lui demander des leçons.

**A la lumière de Lyautey.**

Si dans l'œuvre de Mistral nous puisons des leçons pour mieux comprendre la religion de la terre, de la province et de la patrie, dans la vie de Lyautey nous puiserons des leçons de haute politique, de cette politique impériale qui chaque jour davantage sait faire de l'Empire un tout, sans rien sacrifier des parties.

*Sur la France de la Restauration Nationale,* écrit également Nguyên-tiên-Lang, dans la GAZETTE DE HUE du 17 août 1942, *et sur l'Empire rénové, Lyautey doit briller et brille encore davantage comme un astre qui guide. N'avons-nous pas lu hier le récit de cette cérémonie émouvante où, du Mausolée de Rabat où il repose, au Mémorial de Gergovie dédié à Vercingétorix, une poignée de terre de l'Empire africain vint s'unir au vieux sol gaulois ? Qu'il soit permis de rappeler ici que ce mausolée de Rabat porte gravée au mur l'épitaphe de Lyautey composée par lui-même et qu'on lit dans cette épitaphe que Louis Hubert Gonzalve Lyautey, dans sa pleine foi catholique, demeura « profondément respectueux des traditions ancestrales et de la religion musulmanes ».*

Celui qui sent la beauté de ses propres traditions sait seul comprendre et respecter les traditions des autres. C'est comme Lorrain et non comme théoricien de l'internationalisme que Lyautey a compris et aimé le Maroc, a été compris et aimé par lui. Pour la suite des siècles sa figure est inscrite dans le ciel du Maghreb.

---

# LA VIE INDOCHINOISE

**Le Gouverneur Général à Saigon.**

Le 18 août, le Gouverneur Général de l'Indochine a offert un dîner en l'honneur de S. E. Yano, Président de la Commission de délimitation des frontières, qui doit regagner prochainement le Japon. Etaient conviés le Consul général Inouye, le Consul de Thaïlande à Saigon, M. Luong Prasert Maitri, et plusieurs membres des délégations française et japonaise.

**Le Gouverneur Général visite la région Saigon-Cholon.**

Le 19 août, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a visité la cité laitière de Trungchanh, récemment construite sur la route de Govap à Hoc-mon, à 14 kilomètres de Saigon.

**Le Gouverneur Général à Dalat.**

Le Gouverneur Général de l'Indochine, ayant regagné Dalat, a visité, dans la matinée du 21 août, les chantiers de la cité Jean-Decoux, pour se rendre compte de l'état d'avancement des travaux.

**La pose de la première pierre de la chapelle du noviciat des Filles de la Charité à Dalat.**

Le 23 août, le Gouverneur Général et Mme Jean Decoux et sont rendus au noviciat des Filles de la Charité, pour assister à la pose de la première pierre de la chapelle de cet établissement religieux.

**Le Résident Supérieur au Tonkin au Tam-Dao.**

M. le Résident Supérieur au Tonkin Pierre Delsalle, a voulu donner un nouveau témoignage de sa sollicitude envers la jeunesse, en venant présider la séance sportive donnée au stade du Tam-Dao dans l'après-midi du 15 août.

**Don de la Marine impériale japonaise.**

La Marine impériale japonaise a fait parvenir au Gouverneur de la Cochinchine un don de 200 sacs de farine, qui ont été répartis entre les formations hospitalières et de bienfaisance de la région Saigon-Cholon.

**Soirée de gala du Théâtre Municipal à Saigon.**

Le mardi 18 août, à 21 heures, a eu lieu, au Théâtre municipal de Saigon, une grande soirée de gala au bénéfice du secours national et de la Cité Universitaire, soirée à laquelle l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, assistait en personne.

**Allocution radio-diffusée du Commandant Ducoroy.**

Le Commandant Ducoroy, Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse, a prononcé, le lundi 17 août, à Radio-Saigon, une allocution radiodiffusée.

**Cours de langue japonaise.**

Un cours élémentaire de 2e année de langue japonaise, conduisant au brevet du 1er degré, sera organisé à l'Université Indochinoise, à partir du 15 septembre.

**Examen probatoire d'entrée.**

Il sera ouvert simultanément à Hanoi, Hué et Saigon, le mardi 22 septembre, une session d'examens probatoires d'entrée à l'Ecole supérieure des Sciences de l'Indochine, pour l'année scolaire 1942-1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

**Du 31 août au 6 septembre 1942**

**Écoutez RADIO-SAIGON.**

*Lundi 31.* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Raymonde ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Petite histoire des grandes découvertes* (suite), par Louis Charpentier ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 20 : Concert ; — 21 heures : *Au fil des ondes*, chronique saigonnaise, par Roméas ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

*Mardi 1er.* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Les entretiens littéraires*, de Charles Cerighelli : « L'universalité de notre littérature du XVIIIe siècle » ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : *Frégate française contre vaisseau anglais*, un programme d'Edouard de Tizy ; — 21 heures : Ray Ventura et Jo Bouillon.

*Mercredi 2.* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano syncopé ; — 17 h. 00 à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Pour les enfants :* Chansons ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : Musique de chambre : *Le quatuor*, de Maurice Ravel et l'*Andante du quintette*, de Fleront Schmidt ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : Chronique des livres.

*Jeudi 3.* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; — 19 h. 55 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 15 : Théâtre : *La huitième femme de Barbe-Bleue*, pièce d'Alfred Savoir.

*Vendredi 4.* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Germaine Sablon et Charles Trenet ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *La lettre du Tonkin*, de Paul Munier ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Coffret à musique*, par Charles Roques ; — 21 heures : Concert par l'orchestre de chambre de Radio-Saigon : 1° *Scène alsacienne*, de Bizet, 2° *La Tosca*, sélection de l'opéra de Puccini.

*Samedi 5.* — 12 h. 20 : Orgue de cinéma ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse ; — 21 h. 15 : Nouvelles de France.

*Dimanche 6.* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique religieuse ; — 19 h. 45 : *Connaissez-vous les armoiries de votre province ?* par A. Lentretien ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *La Damnation de Faust*, de Berlioz.

# Naissances, Mariages, Décès...

## Naissances.

COCHINCHINE

Josette-Françoise, fille de Mme et M. Fernand Hermel, chef de réception radioélectrique (8 août 1942).

Luce-Marie, fille de Mme et M. Léon Condray, notaire (9 août 1942).

Yvonne, fille de Mme et M. Marcel Lécuyer, caporal-chef (10 août 1942).

Armand-Marie-Prosper-Max, fille de Mme et M. Paul Divien, agent à l'Office Indochinois du Crédit Agricole (10 août 1942).

Yvonne-Antoinette-Marie, fille de Mme et M. Henri Perrier, administrateur adjoint des Services civils (11 août 1942).

TONKIN

Bruno, fille de Mme et M. Yves Seigneur, inspecteur de la Garde Indochinoise (10 août 1942).

Jean-Yves, fils de Mme et M. Le Mineur, chef de bureau au Service Economique du Gouvernement général (13 août 1942).

Claude-Françoise-Adrienne-Henriette-Germaine, fille de Mme et M. Louis-Pierre Clément, capitaine (13 août 1942).

Michel-Pierre-André, fils de Mme et M. Roger-André-Maurice Richard, adjudant aviation (18 août 1942).

Georges-Marceau, fils de Mme et M. Charles Arpage, employé aux Etablissements Denis Frères (19 août 1942).

Danielle-Josette, fille de Mme et M. Mathurin-Joseph-Marie Conas, adjudant-chef.

## Prochains mariages.

CAMBODGE

M. Paul Engel, professeur au lycée Sisowat à Phnom-penh, avec Mlle Suzanne-Andrée Tripet.

COCHINCHINE

M. Léon Rougnon, adjudant d'aviation, avec Mlle Mireille Gesner.

M. Camille-Henri Ester, avec Mlle Tran-thi-Gian.

M. Charles Le-Can, inspecteur de la Sûreté, avec Mlle Truong-kim-Cuc.

TONKIN

M. Christian Martraix avec Mlle Nguyen-thi-Sau.

M. Léon-François Masacret avec Mlle Marguerite-Louise Grosjean.

M. Jean-Paul Desrumeaux, sergent-chef pilote, avec Mlle Micheline-Marie-Annie Laffon.

M. Marcel-Charles Palisse, directeur adjoint de la Coopérative Agricole de Ham-rông, avec Mlle Odette-Jacqueline Bonezat.

## Décès.

COCHINCHINE

M. Julien Paira (12 août 1942).

TONKIN

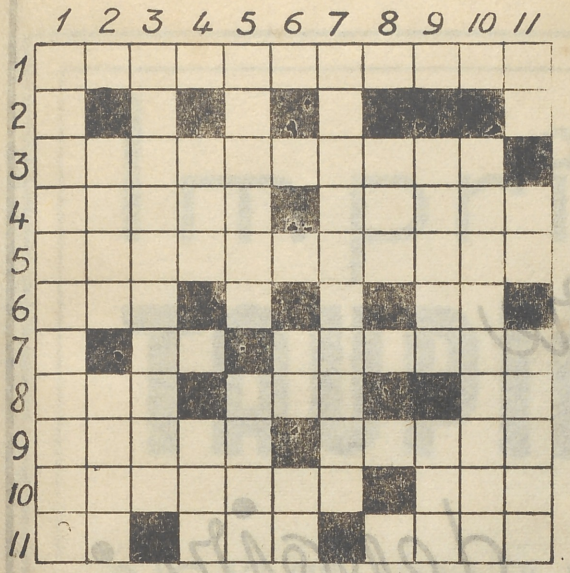
Mme Augustin Gressier, née Georgette Julien (11 août 1942).

M. Henri Rossi, contrôleur des Douanes et Régies (13 août 1942).

M. Téobal-Pierre-Gabriel Pétrault, docteur en médecine (18 août 1942).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

## MOTS CROISÉS N° 80



*Horizontalement.*

1. — Ce qui avait la garde et tutelle de mineurs nobles.
2. — (Néant).
3. — Chef-lieu de canton du Finistère.
4. — Posséder — Ministre et ami de Henri IV.
5. — Action de limiter.
6. — Adverbe de lieu — Initiales d'un compositeur de musique français, né à Mulhouse (1807-1888).
7. — Au Japon, drame lyrique et liturgique — Faiblesse, néant.
8. — Partisan — Prénom masculin — Initiales d'un célèbre médecin français, né en 1844.
9. — Evoque une taille très fine — Sommet du Jura.
10. — Terrains défrichés — Existence.
11. — Pronom — Issue de... — Etres fantastiques.

*Verticalement.*

1. — Plaisanteries de mauvais goût.
2. — En compagnie de — Chacune des neuf déesses de la fable qui présidaient aux arts libéraux.
3. — Infamies.
4. — Cri des charretiers — Instrument chinois en bois très dur qui sert aux veilleurs de nuit.
5. — Plante grimpante — Chef-lieu de canton du Cher.
6. — Préfixe — Pronom.
7. — Modifications de l'âme à la suite d'une impression.
8. — Du verbe avoir.
9. — Pronom féminin — Germandrée.
10. — Hémorragie des gencives.
11. — Connu — Deux lettres de Yankees — Armes.

***Je vous convie à imaginer, à la lumière des événements actuels, le destin qu'eût connu notre grande colonie asiatique si celle-ci avait suivi les pernicieux conseils de la dissidence. Livrée à ses seules forces par des nations qui s'avèrent impuissantes à défendre leurs propres possessions d'Extrême-Orient, elle eut succombé sans espoir, après avoir accumulé les morts et les ruines.***

***Amiral DECOUX.***

*Le Directeur :* Jean SAUMONT — Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*Faites*



*votre*

*devoir :*

*donnez au*

# SECOURS NATIONAL

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

# Imprimerie
# TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.




Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Jeune femme Moï

Université Côte d'Azur. Bibliothèques